

### III. Entretien avec Éric Fottorino

### IV. Abbas Beydoun et la nostalgie de l'amour

### V. Gilles Gauthier: entre deux rives

### VI. Nawaf Salam: les défis du monde contemporain

### VII. Rencontre avec Philippe Jaenada

### VIII. Les Sixties, décennie des rêves fous



## Édito

# H

Alors que le fléau de la drogue touche une grande partie de la population libanaise et affecte de plus en plus notre jeunesse, devenue très vulnérable du fait de la prolifération de dealers « protégés », voici qu'on nous propose la légalisation de la culture du haschisch « à des fins médicales ». Cette mesure, si elle devait être adoptée, est injustifiée et criminelle :

Injustifiée, parce que les cultures de substitution existent et ont déjà été proposées par de nombreux spécialistes. Dans son livre *Le Défi libanais, plans et perspectives* (Dergham, 2006), dont les cerveaux de McKinsey auraient dû s'inspirer, l'ancien président du « Plan vert » Malek Basbous avait ainsi préconisé la culture des plantes aromatiques dans la Békaa en se basant sur le rapport d'un expert français de Grasse, le Dr Igolen, selon lequel les plantes aromatiques cultivées dans cette région du Liban contiennent 20% d'essences en plus par rapport aux plantes similaires du sud de la France. L'essai en question propose aussi le développement de la culture des plantes médicinales et des plantes industrielles (colza, jobjoba, tournesol, soja, canola) et « la création de laboratoires d'extraction en association avec les sociétés pharmaceutiques et les entreprises d'huileries végétales »...

Criminelle, parce que la légalisation du haschisch conduira à banaliser l'usage de cette substance dans une société déjà minée par la drogue et à l'exporter, via nos frontières poreuses, pour « empoisonner » l'Occident – de l'aveu même d'un trafiquant qui se targuait à la télévision de vouloir « se venger » des Occidentaux. En outre, cette mesure contribuera à amnistier de nombreux criminels et à encourager le blanchiment d'argent, et poussera les caïds à se constituer en cartels à l'instar de leurs homologues colombiens. L'encadrement de la production par l'État, indispensable en cas de légalisation à des fins médicales, sera en pratique impossible, d'où anarchie, élargissement de la clientèle et recrudescence des trafics.

Nos dirigeants ont déjà essayé de vendre notre nationalité à travers des naturalisations hasardeuses, et de vendre nos terres à travers une loi octroyant aux étrangers des permis de séjour contre l'acquisition de biens immobiliers, les voici qui foulent aux pieds la réputation du Liban et, surtout, la santé de nos concitoyens pour dépenaliser leurs pratiques criminelles, ajouter des millions de dollars au pactole qu'ils ont déjà amassé en pillant les caisses de l'État, et faire fructifier la « mafia » qui saigne à blanc le pays.

Quel que soit le profit potentiel à tirer de la légalisation du haschisch, nos députés doivent absolument s'opposer à cette mesure insensée qui creusera davantage encore le gouffre où nous nous trouvons et transformera définitivement le berceau de l'alphabet en « État voyou » !

ALEXANDRE NAJJAR

## La rentrée de Pierre Assouline

Rien n'y fait. Chaque année à la même époque, à l'occasion de la rentrée politique, parlementaire, scolaire et donc littéraire, tout ce que la France compte de chroniqueurs, reporters, critiques culturels tente désespérément d'en dessiner le visage. S'agissant des nouveaux romans (567 titres dont 381 français et 186 étrangers), le rituel est aussi vain qu'édifiant. Car tous essaient irrésistiblement de trouver des thématiques, au besoin de les inventer, afin de ranger dans des cases les œuvres des nouveaux venus comme celles des vieux chevaux de retour. Rien n'effraie l'observateur comme le hors-catégorie, l'imprévu, l'inattendu. C'est le syndrome du colonel Chabert: on redoute ce que l'on espère, le roman venu de nulle part écrit un inconnu au bataillon, alors que c'est justement de là que viennent les plus heureuses surprises. L'histoire du prix Goncourt ne manque pas d'exemples probants, sans aller jusqu'à aller voir du côté de chez Swann et du couronnement de Marcel Proust il y aura bientôt un siècle (comme le temps passe...): il n'est que de citer *Le Dernier des justes* d'André Schwarz-Bart et *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, deux remarquables OLN (objets littéraires non-identifiés).

Bref, cette année, on n'y coupera pas même si toutes les thématiques semblent avoir déjà été épuisées: le roman à clés, même si le trousseau fait parfois du bruit comme dans *Les Idéaux* (Fayard) où Aurélie Filippetti, ancienne ministre de la Culture, revient sur sa déception et y entremêle une histoire d'amour cachée entre femme de gauche et homme de droite. « Toute ressemblance avec etc. ». Jamais la formule n'avait paru aussi obsolette. D'ailleurs, on ne la trouve plus guère.

Les conflits père-fils et mère-fille avec leurs variantes (inceste etc.) se portent encore bien, sérieusement concurrencés par la perte et l'absence à la suite d'un suicide (*L'Amour qui me reste* de Michela Marzano chez Grasset), les crises familiales dans le processus d'intégration chez Français d'origine asiatique (*Jeune Fille modèle* de Grace Ly chez Fayard). L'autofiction (moi, moi, moi!) a encore de beaux jours devant elle, quand bien même devrait-elle rivaliser avec son contraire, l'exofiction, label magique récemment sorti du chapeau pour désigner des romans mettant en scène un personnage ayant vraiment existé mais avec la vie duquel l'auteur se permet d'innombrables licences poétiques telle Gwenaëlle Robert s'emparant de la mort de Marat d'une toute autre manière que son ami le peintre David dans *Le Dernier Bain* (Robert Laffont); ou de Christine Barthe s'adressant au plus grand écrivain norvégien coupable d'avoir collaboré avec les nazis dans *Que va-t-on faire de Knut Hamsun?* (Robert Laffont); ou encore de Jérôme Attal qui s'est mis en tête de suivre le sculpteur Alberto Giacometti un soir de 1937 où il était parti casser la figure à Jean-Paul Sartre dans *37, Étoiles filantes* (Robert Laffont)!

C'est une tendance lourde qui ne se dément pas en cette rentrée: l'équivalent littéraire de ce que les gens de cinéma appellent le *biopic*. Autrement dit la vraie vie d'une vraie personne, évidemment très connue, mais traitée de manière fictionnelle, voire envisagée à travers un détail, mais à laquelle le romancier ajoute un supplément d'âme, une vision, un pas de côté qui le distinguera du biographe ou de l'historien qui sont passés par ces chemins



© Francesca Mantovani / Gallimard

avant lui. Il est des jurés et des critiques pour juger le procédé paresseux, preuve selon eux d'une panne d'imagination chez ceux qui sont censés en faire profession, ce qui leur fait ignorer ce genre de livre. Cette exclusion de principe est regrettable. Aussi ne vous privez pas des *Nuits d'Ava* (Actes Sud) de Thierry Froger: un régal de drôlerie et de subtilité que cette enquête d'un fan d'Ava Gardner pour retrouver quatre photos d'elle plutôt dénuudée. Dans *Harry et Franz* (Plon), Alexandre Najjar a lui aussi puisé dans l'histoire du cinéma pour raconter celle plus tragique encore du grand acteur Harry Baur dénoncé sous l'Occupation comme juif alors qu'il ne l'était pas, arrêté et torturé par la Gestapo, mais dont l'auteur imagine qu'il ne devra son salut qu'au soutien de l'abbé Stock, aumônier militaire allemand.

Qu'on se rassure sur un point: l'imaginaire pur tient bon, sans béquilles historiques ou contemporaines, comme en témoigne *Le Calame noir* de Yasmine Ghata (Robert Laffont) ou le récit de ses rêves et ses visions lors d'une halte à Conques par Christian Bobin dans *La Nuit du cœur* (Gallimard). Dans la catégorie des auteurs déjà classiques de leur vivant, on note la présence de Pierre Guyotat, 78 ans, l'un des rares qui ne cesse de faire

preuve d'un remarquable souci de la langue et de sa tenue.

Les guerres françaises du siècle échu tiennent toujours la corde en fonction des anniversaires et commémorations (les deux mondiales avec une Occupation en prime, celle d'Indochine et celle d'Algérie). La guerre encore même si elle fait un pas de côté avec l'engagement d'une photographe dans le conflit qui déchira la Yougoslavie en 1991 (*À son image* de Jérôme Ferrari chez Actes Sud) ou la recherche du fantôme de Pol Pot à travers l'horreur du génocide cambodgien (*Lèvres de pierre* de Nancy Huston chez Actes Sud). Jean-Yves Jouannais a même imaginé dans *Moab* (Grasset) de faire le récit d'une seule et même bataille racontée avec les bribes de toutes les batailles ayant eu lieu depuis les débuts de l'humanité. Le terrorisme, autre forme de la guerre, est plus que jamais présent, notamment dans *Khalil* de Yasmina Khadra (Julliard).

Et comme les années précédentes, nombre de livres qui doivent peu à la fiction portent l'étiquette de « roman », les éditeurs étant persuadés que cela fait vendre. Quelle illusion! Certains auteurs préfèrent jouer franc-jeu et imposer tel Jean-Marc Parisi dans son portrait d'Alain Delon *Un Problème avec la beauté* (Fayard) que leur livre soit présenté comme un « récit littéraire », ce qui est une manière d'entre-deux. Du côté des premiers romans, plus nombreux que lors des cuvées

précédentes (94 titres), on remarque qu'un grand nombre de ces auteurs débutants ne le sont pas vraiment dans la mesure où leurs premiers pas dans la fiction ont été devancés par des parutions dans des genres différents. À signaler la prouesse de Laurent Seyer qui réussit dans *Les Poteaux étaient carrés* (Finitude) à faire tenir un drame face à l'écran de télévision durant les 90 minutes de la demi-finale 1976 de la coupe d'Europe (de football, quelle question!). L'Allemagne nazie continue de faire fantasmer mais cette fois de manière plus originale dans *Le Sauvetage* (Fayard) de Bruce Bégout dont le héros risque sa vie en 1938 pour mettre à l'abri les manuscrits inédits du philosophe Edmund Husserl.

La question sociale n'est pas absente des préoccupations des romanciers, non plus que le souci du politique, fortement concurrencés il est vrai par la violence sexuelle, onde de choc attendue de l'affaire Weinstein qui va probablement s'inscrire durablement dans le paysage littéraire. Et la violence familiale à

travers l'implacable roman très noir et puissant *Helena* (Rivages) dans lequel Jérôme Fel se demande jusqu'où une mère peut aller pour protéger ses enfants lorsqu'ils commettent l'irréparable?

Et puis quoi! Il serait temps de cesser de parler de « rentrée littéraire française », si étroitement parisienne dans son esprit, pour parler une fois pour toutes de « rentrée littéraire de langue française ». Ce qui a la vertu d'élargir le champ aux auteurs suisses, belges, québécois, maghrébins, africains, libanais... Les Anglais ont depuis longtemps agi ainsi en encourageant la publication en anglais d'une littérature du Commonwealth, égale à la leur dans la course aux prix. Il ne suffit pas de répéter que la langue dans laquelle il est écrit est la vraie patrie d'un écrivain quel que soit son passeport. Encore faut-il traduire cette noble pensée en actes. Ce sera le cas lorsque les organisateurs de salons du livre cesseront de faire débattre entre eux des écrivains dits francophones. Voudrait-on les ghettoïser que l'on ne s'y prendrait pas autrement. Lorsqu'il en sera autrement, et qu'on aura abattu les murs et les frontières, la moindre des choses puisque le roman est par excellence le lieu de la liberté de l'esprit, alors seulement on pourra célébrer comme il se doit l'incontestable apport de lexiques et d'imaginaires venus d'ailleurs, de très loin parfois, pour irriguer souterrainement et enrichir irrésistiblement la littérature dite française. On en perçoit les effets depuis des années déjà. Pas une rentrée qui n'y échappe.

Cela dit, si d'aventure vous entendez se plaindre de la médiocrité de la rentrée littéraire 2018, ne vous inquiétez pas: cette lamentation est récurrente dans le milieu littéraire depuis qu'il existe. C'est un luxe de pays riche et de peuple gâté. À qui fera-t-on croire qu'il n'y a rien à sauver des 381 fictions de langue française annoncées? Et quand bien même, on ne rappellera jamais assez que, la France étant le pays le plus traducteur au monde (20 % de ce que les libraires proposent en littérature est traduit d'une langue étrangère contre 2 % aux États-Unis), de nombreuses pépites se trouvent parmi les 186 titres étrangers proposés à la rentrée. Et pour cause: déjà parus dans leur pays d'origine, ils ont déjà été lus, critiqués, acclamés. Sélectionnés, ils représentent le meilleur de ce qui se fait ailleurs. Alors vive cette rentrée littéraire!

PIERRE ASSOULINE

## L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MARHOUE, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAHJ, RITTA BADDOURA.  
Coordination générale: HIND DARWISH  
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR  
Correction: YVONNE MOURANI  
Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, PIERRE ASSOULINE, NADA CHAOL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KATIA GHOSN, WILLIAM IRIGOYEN, HENRY LAURENS, ZIAD MAJED, AMAL MAKAREM, JEAN-CLAUDE PERRIER, OLIVER ROHE, NAWAF SALAM.

E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Publicité

Un été à lire

A. Antoine

www.antoineonline.com

## Le point de vue de Ziad Majed

## Coupe du monde 2018 et exception française

Trois mois après les crimes de guerre commis par son armée dans la Ghouta de Damas, six semaines après le rapport néerlandais pointant sa responsabilité dans la catastrophe de l'avion civil abattu en Ukraine, et pendant que ses bombardiers incendiaient Deraa, la Russie a organisé l'événement sportif et médiatique le plus attendu de la planète. Il n'a pas été boycotté malgré les appels des organisations de droits humains et la menace de l'Angleterre. Cette dernière incriminait les services russes dans la tentative d'assassiner d'un agent double à l'arme chimique sur son territoire.



« En 2018, on a assisté à la montée en puissance de l'antijeu. »

La question est loin d'être simple. Comment en effet boycotter une coupe du monde de football tant attendue par des milliards de personnes avec la joie et la passion d'un jeu qui suscite le plus d'émotions partout où il est suivi? Comment surtout faire fi des nombreux lobbys des sponsors et de la pression de la FIFA, l'un des plus grands empires des temps modernes?

La coupe du monde 2018 s'est donc maintenue et déroulée dans le pays de Poutine. Comme à chaque fois, elle a produit des surprises, des rebondissements et un superbe couronnement. Au final, on retiendra, s'il le fallait, trois phénomènes révélés lors de cette compétition.

## Le triomphe de la tactique et de l'antijeu

Depuis 2006, le réalisme footballistique s'est consacré comme principale philosophie de jeu chez la plupart des équipes. Moins de créativité et de liberté et plus de discipline et de similitudes dans les styles de jeu, emportés surtout par les expériences des championnats européens où évoluait la majorité des joueurs des grandes sélections. En 2018, au cœur même de ce réalisme et ses styles, on a assisté à la montée en puissance de l'antijeu. L'objectif: déjouer l'adversaire, le frustrer et l'empêcher de multiplier les occasions, pour au moins arracher le match nul lors de la phase de poules, et aller enfin aux séances de tirs aux buts au deuxième tour.

Ce réalisme et les tactiques qui en découlent, dont l'antijeu, ont mis fin aux clivages historiques entre les écoles de football européennes et latino-américaines et ont été toute sa vie saur aux matchs, avec peu d'occasions et de folie, mais avec de l'imprévisible de dernière minute. Car c'est surtout au moment où la fatigue et la baisse de concentration s'abattent en fin de match que les joueurs les plus rusés arrivent à trouver des failles chez l'adversaire.

## La surpuissance financière et sportive de deux championnats

Le mondial en Russie a illustré la surpuissance des championnats anglais et espagnols. Toutes les stars des équipes nationales qui ont joué à partir des quarts de finale (mis à part

le Français Mbappé et le Brésilien Neymar) évoluent dans ces deux riches championnats.

Mais contrairement à 2006, 2010 et 2014, l'Angleterre a profité cette fois de la compétitivité de son championnat pour atteindre sereinement les demi-finales. L'Espagne a par contre sombré dès le deuxième tour face à l'athlétisme des russes et leur antijeu, se faisant éliminer lors de la séance de tirs aux buts. Le manque de fraîcheur de ses joueurs (plus de la

moitié a eu une très longue saison avec le Real, l'Atlético, le Barça et Séville, vu leurs matchs européens) a certes été en cause. Toutefois, c'est surtout le conflit entre le surpuissant Real et la fédération espagnole, privant la sélection nationale de son entraîneur 48 heures avant son premier match, qui lui a porté le coup fatal.

## L'exception française

Après leur élimination en 2014 face à l'Allemagne et leur défaite en finale de la coupe d'Europe en 2016 face au Portugal, par naïveté et fautes de marquage, la maturité a enfin permis aux bleus de remporter la coupe du monde. Avec ses deux étoiles, la France est ainsi devenue une nation de football. Zidane et la génération de 1998 ne sont plus les seuls décorés.

Le plus intéressant, c'est que la France a fait figure d'exception durant cette compétition. Exception avant tout sportive, du point de vue de la qualité de l'encadrement et la politique de formation de ses joueurs, presque tous formés dans l'Hexagone avant leur départ pour les grands clubs d'Europe. Mais aussi une exception socio-culturelle car son équipe était la plus métissée de la compétition. « Métissée » au regard des origines des parents d'une partie des joueurs, alors que ces derniers sont et se revendiquent français. Car nés en France ou arrivés petits, ils ne doivent leur succès qu'à leur talent, au recrutement et à la formation nationale. Il importe par conséquent de mettre hors sujet tout discours « africanisant » cette équipe par racisme, ignorance ou par antiracisme valorisant les identités d'origine tout en occultant les éléments sportifs, culturels et émotionnels qui construisent le socle commun français des joueurs.

Les bleus ont fort justement su se tenir à l'écart de ce débat pour mener à bien leur campagne. Ils ont su remporter le trophée sans toujours proposer du beau jeu. Pogba, Mbappé, Umтитi, Kanté, Varane et Griezmann étaient au rendez-vous pour associer individualité, vitesse et discipline collective. Leur finale contre la combattive et belle équipe croate fut la démonstration du football qui règne aujourd'hui: de moins en moins esthétique et de plus en plus tactique et efficace.

Vivement la prochaine coupe!

## Francophonie

## Préparatifs du Sommet de la francophonie à Erevan

Le Conseil permanent de la francophonie réuni à Paris le 3 juillet a consacré ses travaux à la préparation du XVII<sup>e</sup> sommet de la Francophonie qui se tiendra à Erevan en Arménie les 11 et 12 octobre 2018. Le CPF a pris connaissance de l'avant-projet de la Déclaration d'Erevan et des projets de résolution déposés, et a

validé le projet de Stratégie de la francophonie pour la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes qui sera soumis à l'adoption des chefs d'État et de gouvernement à Erevan. À noter qu'une conférence internationale des jeunes francophones se tiendra à Genève du 17 au 19 septembre pour préparer la contribution de la jeunesse au Sommet.



## Coup de cœur

## L'omniprésente double-pensée du totalitarisme selon Orwell

1984 de George Orwell, traduit de l'anglais par Joséphine Kamoun, Gallimard, 2018, 384 p.

1984 n'est pas un roman à thèse.

En l'écrivant, Orwell ne visait pas à démontrer une platitude, à savoir que le totalitarisme est mauvais. Rigoureusement parlant, son intention n'était même pas de dénoncer ce type de régime politique, mais plutôt de dévoiler les mécanismes intellectuels et psychologiques qui le soutiennent et de faire voir que ceux-ci sont également à l'œuvre dans les démocraties libérales.

L'on ne disposait, jusqu'à très récemment, que d'une seule traduction française de ce chef-d'œuvre, celle d'Amélie Audibert, qui remonte à 1950. Or les éditions Gallimard viennent d'en publier une nouvelle, signée Joséphine Kamoun, traductrice, entre autres, de Philip Roth, Jonathan Coe et Jack Kerouac. La divergence entre les deux traductions est extrême, surtout parce que Joséphine Kamoun a fait un choix qu'à notre connaissance, aucun traducteur n'a jamais osé prendre: elle a changé le temps du récit. « En anglais le présent [le simple past employé par Orwell] c'est le temps de tous les récits: écrits, oraux, solennels, argotiques, justifie-t-elle dans un entretien à France Culture. Mais il n'introduit aucune distance entre l'oral et l'écrit. Il n'en va pas de même en français. Le passé simple (...) a toujours une certaine raideur... » Pour préserver l'atmosphère cauchemardesque de 1984, et arguant qu'un traducteur ne traduit ni des mots ni des phrases, mais des effets, elle a donc opté pour le présent de l'indicatif. Ce choix audacieux est efficace: l'emploi du présent fait ressortir la qualité onirique du roman tout en renforçant l'identification du lecteur à Winston Smith, cet homme ordinaire égaré dans un monde totalitaire, et qui tente



désespérément de préserver son esprit – son unique espace de liberté – de l'intrusion du Parti.

L'autre différence majeure concerne la traduction de certains termes ou concepts créés par Orwell et qui sont passés dans le langage commun. Le *neovlangue*, « la seule langue dont le vocabulaire rétrécit chaque année », et qui a pour fonction de « rétrécir le champ de la pensée », devient, chez Joséphine Kamoun, le « néoparler », une traduction littérale de *Newspeak*. La justification de la traductrice, à savoir que le *Newspeak* « n'est pas une langue (...) mais une anti-langue » inventée pour détruire la pensée, est peu convaincante, surtout que le mot « *neovlangue* », entré dans les dictionnaires, est d'un usage courant et ne prête guère à confusion. Mal inspirée est également sa décision de rebaptiser la « *Police de la pensée* » (*Thought Police*) et le « *crime par la pensée* » (*Thoughtcrime*), qu'elle a respectivement traduit par « *mentopolice* » et « *mentocrime* » (de mental; ou bien de *mens*, qui signifie esprit en latin), néologismes qui peuvent demeurer plus ou moins opaques pour ceux qui n'ont pas une connaissance préalable du roman.

D'ailleurs, ces deux termes, avec le concept de « *double-pensée* », sont

TAREK ABI SAMRA

## Bande dessinée

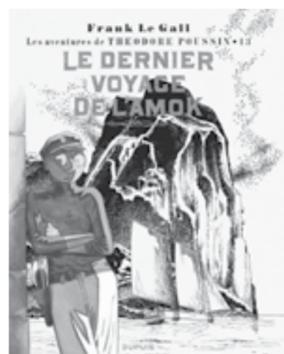
## Le voyage de la rédemption

THÉODORE POUSSIN, TOME 13: LE DERNIER VOYAGE DE L'AMOK de Frank Le Gall, Dupuis, 2018, 64 p.

Près d'un demi-siècle durant, le monde de la bande dessinée tout public a vécu au rythme d'une amicale (mais non moins intense) concurrence entre deux journaux: *Spirou* et *Tintin*.

À l'aube des années 80, voici que le journal *Tintin* émet quelques signes d'essoufflement et, de nouvelle formule en nouvelle formule, entame une lente agonie, avant un définitif coup d'arrêt en 1993. Face à lui, *Spirou*, tout au contraire, semble retrouver alors, sous la houlette des rédacteurs en chef Alain de Kuysse et Philippe Vandoren, une nouvelle jeunesse. Une génération d'auteurs, nourrie aux figures de l'âge d'or mais apportant un souffle nouveau, dynamique, contemporain, émerge et s'impose dans les pages du journal. Il s'agit de Frank Pé qui, avec le scénariste Bom, propose le personnage sensible à l'écologie de Broussaille, mais également André Geerts (*Jojo*), Hilaire (*Bidouille et Violette*), Alain Dodier (*JKJ Bloche*) ou Philippe Berthet.

Une autre figure centrale de cette génération: Frank Le Gall. Son personnage fétiche, au visage rond que surplombent trois cheveux rebelles, se nomme Théodore Poussin.



Employé de bureau dans une compagnie maritime à la première page du premier album, il deviendra bientôt vite marin aventurier dans un Extrême-Orient fantasmé.

Portée par un souffle d'aventure que pimentent des dialogues savoureux et un dessin généreux, la série, au fil des albums, est passée d'un style humoristique proche du gros nez traditionnel à un réalisme de plus en plus assumé. Les albums se sont succédés de manière régulière de 1987 à 2005, Théodore croisant sans cesse le chemin de l'énigmatique Barthélemy Novembre (homme à la carrure imposante et aux habits sombres qui prétend être son « *destin* »), avant de devenir, dans les derniers albums, propriétaire d'une île indonésienne sur laquelle il cultive des cocotiers.

RALPH DOUMIT

## Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Marc Lévy	UNE FILLE COMME ELLE	Robert Laffont
2 Paulo Coelho	HIPPIE	Flammarion
3 Laetitia Colombani	LA TRESSE	Le Livre de Poche
4 Nabil Antaki, Georges Sabé	LES LETTRES D'ALEP	L'Harmattan
5 Gilbert Sinoué	LE SABRE D'ALLAH	J'ai lu
6 Agnès Martin Lugan	J'AI TOUJOURS CETTE MUSIQUE DANS LE CŒUR	Robert Laffont
7 Ibrahim Tabet	LA POUDRIÈRE DU PROCHE-ORIENT	Éditions européennes
8 Joël Dicker	LA DISPARITION DE STÉPHANIE MAILER	De Fallois
9 Naguib Mahfouz	L'ORGANISATION SECRÈTE ET AUTRES NOUVELLES	Actes Sud
10 Sabyli Ghoussoub	LE NEZ JUIF	Les Antilopes

## Agenda

**Festival Amercia**  
Le Festival America, dédié aux littératures et cultures d'Amérique du Nord, se tiendra du 20 au 23 septembre à Vincennes. Parmi les 70 invités prévus: John Irving, Jonathan Dee, Patrick Dewitt et Dany Laferrière.

## Adieu à...

**Georges-Emmanuel Clancier**  
Écrivain et journaliste, auteur d'une douzaine de romans, dont *Le Pain noir*, et de plusieurs recueils de poésie, Georges-Emmanuel Clancier vient de décéder à l'âge de 104 ans.

**Claude Lanzmann**  
Cinéaste, journaliste et écrivain, Claude Lanzmann s'est éteint à l'âge de 90 ans. Ancien résistant, il est notamment le réalisateur de *Shoah*, film documentaire monumental consacré à l'extermination des juifs d'Europe par les nazis. Collaborateur de la revue *Les Temps modernes* à partir 1952, il en a été le directeur de 1986 à sa mort en 2018.

## Actu BD

Zeina Abirached et Mathias Énard



Lauréat du prix Goncourt en 2015, Mathias Énard s'est associé à notre collaboratrice Zeina Abirached pour nous offrir un excellent album intitulé *Prendre refuge*, à paraître chez Casterman le 5 septembre. On y découvre deux récits entremêlés, l'un ayant pour décor l'Afghanistan en 1936, l'autre Berlin en 2016, deux histoires d'amour atypiques qui allient les contraires et rapprochent des êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Un mariage réussi, à ne pas manquer!

**Départ de Franck Giroud**  
Agrégé d'histoire et scénariste de BD (notamment de la série *Décalogue*), Franck Giroud est décédé à l'âge de 62 ans. Il avait obtenu en 2016 le Prix Albert Uderzo du meilleur album.

**La BD à Lausanne**  
La 14<sup>e</sup> édition du festival de Lausanne « BDFIL » se tiendra du 13 au 17 septembre 2018, place de la Cathédrale, avec le Britannique Dave McKean comme invité d'honneur et plusieurs grands noms de la BD.

**Arrêt de jeu**  
Dans la foulée de la Coupe du monde, il serait bon de se plonger dans l'album de Matz et Lem, *Arrêt de jeu*, paru aux éditions Casterman, qui raconte l'itinéraire d'un footballeur célèbre victime d'une machination visant à le pousser à triquer un match...

Tous les numéros de L'Orient Littéraire sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

Écrivain prolifique, Éric Fottorino continue à creuser son sillon romanesque et poursuit sa déambulation intérieure pour « traduire » les silences et les mensonges qui jalonnent son enfance et son adolescence en mots, en récits, en romans subtils et bouleversants.

Écrivain prolifique avec quasiment un ouvrage par an depuis 1988 et maintes fois couronné de prix prestigieux, Éric Fottorino continue à creuser son sillon romanesque à la manière d'un autre grand écrivain qu'il admire, Patrick Modiano. Comme lui, il reprend les mêmes motifs, souvent les mêmes personnages, et poursuit sa déambulation intérieure pour « traduire » les silences et les mensonges qui jalonnent son enfance et son adolescence en mots, en récits, en romans subtils et bouleversants. Avec une grande pudeur et une écriture sans fioritures ni trémosols, il écrit avec *Dix-sept ans* le livre de sa mère, après plusieurs ouvrages consacrés à ses deux pères. Loin d'être une histoire classique d'amour filial, il s'agit ici de traverser le désamour, le sentiment d'abandon, l'empêchement d'aimer, avec les moyens que permet la fiction. Très beau texte qui est l'occasion d'un moment d'échange intense et chargé d'émotions contenues.

Après deux ouvrages consacrés aux deux figures paternelles de votre vie, voici le livre de la mère. Y a-t-il une sorte de logique dans cette succession des séquences d'écriture ?

Je ne parlerai pas de logique. La littérature est illogique, injuste, incomplète, fragmentaire. Il est vrai que j'avais mis dans la lumière deux figures de père : l'un qui venait de mourir, l'autre qui allait mourir. Les textes que je leur ai consacrés étaient dictés par l'urgence. Dans le cas de ma mère, il n'y avait pas urgence, il y avait nécessité. C'était un livre que je me devais d'écrire et Dieu sait que je n'ai pas aimé l'écrire, ce livre-là. Mais il le fallait.

Est-ce à dire que le processus d'écriture a été douloureux ?

## Éric Fottorino : portrait d'une jeune fille, ma mère

Oui, parce que ça a duré longtemps. J'ai mis des années à écrire ce roman. Je sentais une violence en lien avec cette histoire, mais il m'était difficile de lui donner forme ou consistance. La non-écriture a duré longtemps, l'écriture aussi. Au total, j'aurai écrit onze versions de *Dix-sept ans*. Les sept premières m'ont permis d'aboutir à une version que je croyais finale. Mon personnage était de plus en plus frontal avec son sujet. Jusque-là, dans les versions antérieures, j'évitais de prendre mon sujet de face, je glissais vers des thématiques annexes, comme l'attentat de Nice par exemple. Mais quand j'ai eu terminé, il s'est passé ce que je raconte au début du roman : notre mère nous a raconté qu'elle avait eu une petite fille et qu'on la lui avait arrachée. J'ai donc été obligé de tout révisiter. Derrière ce côté absent, voire fuyant de ma mère, il y avait ce secret très lourd. C'était comme si tout ce que j'avais écrit jusque-là était faux ; je devais reconsidérer les choses. Quatre autres versions ont été nécessaires pour y parvenir. Je connaissais les violences subies par ma mère de la part de sa famille, de sa propre mère en particulier, comme celles exercées par l'Église. Mais j'étais loin d'imaginer ce vol de son enfant qu'on lui a fait vivre.

À propos de vos pères, vous avez écrit que vous vous étiez longtemps « interdit d'aimer deux pères à la fois ». Peut-on dire qu'avec votre mère aussi, vous vous étiez interdit d'aimer ? Et que ce livre explore ce douloureux désamour ?

Je parlerais plutôt d'empêchement que d'interdiction. J'ai été empêché de l'aimer puisque soustrait à sa présence physique pendant des mois et des mois. Puis parce que quand nous vivions ensemble, elle incarnait plutôt une grande sœur qu'une mère. Rien n'était clair pour moi. Elle m'a tellement pris dans son intimité, avec ses préparatifs pour sortir avec d'autres que moi, avec ses chagrins amoureux, que je ne me sentais pas au centre de son amour mais à la périphérie. Je ne pouvais pas l'aimer de façon frontale.

Faisons un détour par Modiano que vous aimez particulièrement et à qui vous avez rendu hommage dans un roman : *Baisers de cinéma*. Pourquoi l'aimez-vous tant ? La récurrence des motifs dans vos deux œuvres romanesques serait-elle quelque chose qui vous rapprocherait ?



D.R.

J'avais dix-sept ans quand j'ai lu Modiano pour la première fois. C'était une époque où je ne lisais pas, mais un professeur nous avait recommandé *Rue des boutiques obscures*. Je l'ai lu d'une traite, et ça a été comme un coup de poing. Je me suis dit : on a donc le droit de faire ça ! De chercher ses origines, de dire qu'on a peur, de se sentir abandonné, de penser que les adultes sont menteurs... Ce livre a été pour moi comme une autorisation à écrire, un permis d'écrire. Plus tard, alors que j'avais reçu le prix Femina pour *Baisers de cinéma* – un roman que j'avais en effet écrit en hommage à Modiano –, Antoine Gallimard m'a fait le très grand plaisir d'une invitation à dîner avec Modiano. On a été un très beau moment. Nous avons beaucoup parlé. Je lui ai dit : « J'écris parce que vous êtes là. » Depuis, il m'envoie ses livres avec une dédicace très aimable, je lui adresse les miens aussi, mais je reste très intimidé par lui. Quant aux points communs entre nos deux univers, je dirais que son œuvre est simultanément quête et enquête, et la mienne aussi – même si je n'ai pas sa grande œuvre. Nos deux « musiques » sont comparables. Quand on écrit des livres de cette nature, il ne faut pas se tromper de musique, et c'est pour ça, je crois, que j'écris tant de versions. Je réécris jusqu'à trouver la bonne musique. Mes manuscrits sont toujours très longs. Et comme je suis impatient, que je ne veux pas donner l'impression de me complaire, je resserre, je coupe beaucoup, je publie au final des romans

assez courts. Pour conclure, je dirais que les romans de Modiano, comme les miens, sont des déambulations intérieures, un questionnement des origines.

Alors arrive l'inévitable question : vous parlez de roman alors que la dimension autobiographique est si présente dans vos ouvrages. Où donc se niche la part de fiction ?

Bien évidemment, beaucoup de choses sont tirées de ma vie : la violence exercée sur ma mère, la séparation d'avec elle pendant de longs mois, la naissance d'une petite sœur qui lui est arrachée. Mais tout le récit que je construis à partir de là est fictif, et tous les personnages, à part celui de la grand-mère, sont inventés, que ce soit Novak le médecin, Betty Legrand, Rivka ou le lanceur de boomerang. Plus encore, la représentation que je me fais de cette jeune femme à dix-sept ans, c'est la mienne, je n'ai pas questionné ma mère, je n'ai pas enquêté. La déambulation en voiture depuis la Charente jusqu'à Nice est elle aussi une invention. Beaucoup de choses inventées donc, mais tellement vraies que j'ai fini par y croire !

Peut-on dire qu'au fil des différentes versions que vous évoquiez, ce qui se met en place est un éloignement de plus en plus accentué par rapport à la réalité et le développement de la part de fiction ?

Je ne dirai pas vraiment ça. Au début de l'écriture, j'étais très loin de

mon sujet. Le grand photographe Robert Capa disait que quand une photo est mauvaise, c'est qu'on n'était pas assez près. Et moi, je n'étais jamais assez près. Donc ce n'est pas un mouvement vers plus de fiction, mais un mouvement d'entrée dans l'intimité de mon sujet ou plutôt dans une intimité, que je n'ai pas connue dans la réalité, avec le personnage de la mère. Alors je l'ai inventée. Par exemple, en ce qui concerne la scène de la séparation d'avec son bébé, ma mère ne me l'a jamais racontée. Mais je savais que l'Église vendait des bébés à des femmes stériles qui arrivaient sur les lieux de l'accouchement avec de faux ventres et repartaient avec le bébé d'une autre. C'est donc une vérité dont je m'empare pour écrire la scène, une scène que, par ailleurs, j'invente de toutes pièces.

Parlons un peu de ce chiffre, dix-sept, qui revient beaucoup dans votre vie et qui donne son titre au roman.

Oui, c'est un chiffre qui revient dans différents registres : c'est à dix-sept ans que je vais à Toulouse chercher mon vrai père, mon père biologique ; la sœur aînée de mon père, Ninette, se tue quand elle a dix-sept ans dans un accident de voiture, et mon père devient ainsi l'aîné de sa fratrie ; à La Rochelle, ville où j'ai le sentiment de naître vraiment quand nous nous y installons, les plaques minéralogiques portent le numéro dix-sept ; j'ai quatre filles et chaque fois que l'une d'entre elles a eu dix-sept ans, je les ai regardées autrement, je les ai regardées comme si elles étaient devenues mères, puisque c'est lorsque ma mère avait dix-sept ans que je suis né.

Parlant du boomerang, qui revient toujours à son point de départ, vous écrivez, « ce boomerang, c'est moi ». Pourquoi cela ?

Les boomerangs m'ont toujours fasciné et avec eux, cette idée que le temps est une boucle et que la vie nous ramène toujours à un point de départ même si l'on part beaucoup et très loin. Pour moi, ce point de départ, c'est Nice, ville où je suis né et où j'ai vécu trois jours. Aussi loin que j'aie pu aller, je me sentais comme condamné à une sorte d'errance tant que je n'étais pas retourné à ce lieu d'où je viens. Pour se rapprocher de sa mère, mon narrateur ne va pas la retrouver, il va là où tout a commencé. C'est l'idée d'un éternel retour, d'un éternel recommencement de ce qui est difficile tant qu'on n'a pas soldé

ce qui s'est passé pour nous de douloureux.

Et pour vous, que s'agissait-il de solder ? Les blessures ? Les non-dits ?

Les livres sont souvent traduits d'une langue vers une autre. Mon sentiment est que tous mes livres sont traduits du silence. Ma vie est tissée de silences ou, au mieux, de mensonges. Et dans les silences se logent la peur, l'angoisse, la rancoeur. Les silences qui ont jalonné ma vie ont donné naissance à des livres, à ces livres-là. Cela fait trente ans que j'écris la même chose, avec les mêmes personnages. Ma vie d'écrivain est un long rectificatif et mes romans sont des tentatives de s'affranchir de ce cocktail vénéneux qu'est le mélange de silences et de mensonges.

L'amnésie infantile, écrivez-vous, est une meurtrière. Pourtant nous sommes tous amnésiques de notre petite enfance, non ?

Oui, en effet, et cela ne porte pas à conséquence la plupart du temps, ou du moins lorsque la petite enfance s'est passée de façon normalement harmonieuse. Mais c'est quand il s'y est passé des choses difficiles dont on n'a pas la mémoire consciente que ça devient compliqué. Dans mon cas par exemple, j'ai été porteur d'un sentiment d'abandon qui m'a toujours accompagné, quand bien même j'ai accompli de très bonnes choses dans ma vie et bien que j'aie eu une vie heureuse. Ce sentiment n'avait donc aucune raison consciente et pourtant, j'ai longtemps été mal à l'aise partout, avec le sentiment de n'avoir pas de place, de n'être jamais accueilli. Et c'est de cela dont je parle. Cette amnésie est meurtrière quand elle nous désoriente et nous fait souffrir à notre insu, sans raison apparente.

La mémoire malade était déjà le sujet de l'un de vos romans, Korsakov.

« Les silences qui ont jalonné ma vie ont donné naissance à des livres, à ces livres-là. »

Oui, le personnage principal souffre d'un syndrome d'oubli qu'il ne combat pas mais dont il devient complice. Il ne lutte pas contre sa maladie parce qu'il veut oublier son enfance qui a été trop douloureuse. Dans ce précédent roman comme dans le plus récent, le détournement par la fiction m'a été nécessaire. Dans la fiction, les mots respirent davantage. On peut combattre ses démons par la fiction et le roman est là pour réparer, exprimer des sentiments enfouis, dire ce qu'on n'aurait pas pu dire autrement.

Propos recueillis par  
GEORGIA MAKHLOUF

DIX-SEPT ANS d'Éric Fottorino, Gallimard, 2018, 268 p.

## Essai

L'ÉGLANTINE ET LE MUGUET de Danièle Sallenave, Gallimard, 2018, 544 p.

## Danièle Sallenave : plaidoyer pour une république généreuse

Le dernier livre de Danièle Sallenave est un récit de voyage, nous dit-elle, voyage entrepris dans sa région natale, l'Ouest conservateur et cléricale de l'Anjou, pour y retrouver « ce qui caractérisait l'éducation républicaine que j'y ai reçue, de parents instituteurs, au milieu du siècle dernier » et revisiter cette école « dressée contre le pouvoir de l'Église et des châteaux » dont Sallenave interroge les idéaux de justice et d'émancipation, le combat pour le progrès, mais aussi les limites, et les aveuglements.

Lorsqu'elle s'installe, le 11 janvier 2017, dans la petite maison entourée de vignes qu'elle a louée à Savennières, son village d'enfance, son projet est de sillonner le département. Mais il ne s'agit en rien d'une balade nostalgique ; car son ambition est de voir en quoi ce retour aux fondamentaux républicains peut permettre « d'éclairer ce que nous vivons », c'est-à-dire l'actuel regain

identitaire et nationaliste. Il s'agit donc de mieux comprendre « nos contradictions d'aujourd'hui » en allant regarder de plus près « les contradictions d'hier ». La contradiction est d'ailleurs inscrite dans le titre même du livre : la rouge églantine incarne la tradition de la République sociale et anticléricale qui en avait fait l'emblème du 1<sup>er</sup> mai ouvrier. Le muguet, fleur de la Vierge Marie, tenta de prendre la place de l'églantine sur décision de Vichy, qui voulait imposer un autre courant historique, celui du catholicisme politique. « La rivalité de l'églantine et du muguet est comme le symbole et le résumé des grands affrontements de notre histoire nationale », estime ainsi l'académicienne. Elle reprend à son compte une formule de Sartre qui, en 1961, écrivait : « La France était autrefois le nom d'un pays ; c'est aujourd'hui le nom d'une névrose » et cette névrose a aujourd'hui pour symptôme



© F. Mantovani

un rapport pour le moins tortueux à l'islam, un islam réputé « insubliable dans la République », cette représentation étant aggravée par la

Sallenave souligne son appartenance à la génération qui a été brutalement confrontée à la trahison des idéaux républicains.

répétition des attentats qui continuent d'ensanglanter la France et par les peurs liées à une immigration perçue comme non contrôlée.

L'ouvrage est construit sur une alternance de retours vers le passé et de plongées dans le présent le plus actuel, guerre de Vendée et visite au Super U, visées coloniales en Haïti – évoquées via la figure de Bertrand d'Ogeron, né à Rocherfort et qui va jouer un rôle de premier plan dans l'épopée de la colonisation sucrière dans les Caraïbes – et désindustrialisation du territoire. Ces mouvements font intimement partie du livre qui cherche à éclairer « le difficile enfantement de la République » entre révolutions et contre-révolutions. En revisitant les lieux familiaux de son enfance, l'écrivaine voit surgir les personnages et les moments emblématiques d'une République guerrière, avec ses idéaux, ses combats et ses erreurs. Elle souhaite nous faire comprendre le choc que représenta pour cette région française profondément religieuse l'introduction de l'enseignement public obligatoire.

Sallenave souligne également son appartenance à la génération qui a été brutalement confrontée à la trahison des idéaux républicains – et à la violence que la France déploie pour faire face aux mouvements indépendantistes et anticoloniaux – comme à la séduction exercée par le communisme, puis à son reflux dans le fil de l'antitotalitarisme des années 70. Elle interroge donc la capacité de cette éducation républicaine à poser les bonnes questions à l'heure des bouleversements actuels et à y apporter des réponses adéquates.

Stigmatisant la surenchère de laïcité et le nationalisme identitaire, elle appelle de ses vœux une République généreuse, qui ne transige pas avec « sa volonté de justice et d'émancipation », consciente de ses fautes passées et ouverte aux différences. Une République sociale placée sous le signe de la rouge églantine. Sallenave a conscience qu'il s'agit là non d'un idéal mais d'une utopie. « Car l'idéal est un rêve, tandis que l'utopie est un projet. »

GEORGIA MAKHLOUF

REVERS de Dominique Quélen, Flammarion, 2018, 122 p.

Revers : côté opposé au principal à celui qui se présente le premier à la vue ; envers retourné sur l'endroit ; échec, défaite ; au tennis coup effectué à gauche par un droitier et vice versa ; ou encore Re-vers comme répétition et retour éternel du vers. Chaque poème se présente pour l'autre comme une variation renouvelée contenant toutes les autres en puissance. Dès le premier poème et dès le premier oiseau, immersion totale et directe dans le cerveau du poète avec ses récepteurs diffus dans tout le corps. Tribu d'oiseaux qui est un seul oiseau, un seul tas d'os, et souvenir du O.

« La nuit. Belle leçon d'art et de beauté ! On l'inflige à un oiseau ? Comme à l'objet dont la fuite et le fin gazouillis de joie ont un son égal. Quel vol ? Quel cri est-ce ? C'est une rage qu'il faille le dire dans ce poème. L'ai-je mis en ordre ? Il est naturel d'oser des visions de choses diurnes sur des choses nocturnes. Des jours. Naturel d'oser l'ordre de dissiper l'obscurité dans chaque faille. L'oiseau à une limite. Il est enragé en vol. Le mur du son.

## Vol stationnaire

Chronique obsédante d'une dissolution dont la poésie singularise les voies aux multiples variations, *Revers* déploie ses poèmes en 3-D dans un bruissement de pensée.

Énorme ! Et de la nuit la fin est prévue. La voici. C'est à toi. Un oiseau ou toi avez l'opportunité de tirer la leçon alors tire-la. »

Revers : vie et mort le sont l'une pour l'autre. Défaite et victoire aussi. Le recueil expérimente la dissolution universelle en dépit et grâce à la poésie qui la singularise. *Revers* tanguent entre le règne de la chair – en ses soubassements de liquides, de muscles, d'os – et le règne du vide. Ironie, solitude, angoisse, perte, mort, néant, désirs, absurde, ne rien savoir, savoir ne rien savoir. Obsession patinée de délire, Quélen ressasse et autopsie ses oiseaux, ses certitudes, ses doutes, et sa syntaxe. Il tend l'oreille à l'écoute de « Tout ou presque les os font des mouvements puis du son parmi le corps qui n'est à personne à la fin et ça ne marche pas ».

Dans *Revers*, les pensées de chaque instant et les actions du quotidien le plus banal – besoins premiers,



D.R.

amour, âge, stress, amour, grandir, travail, langage, maladie, politique – forment un diptyque par page. Ces deux blocs/ailes denses sont portés par une rythmicité qui s'intensifie subrepticement sans s'essouffler. Réflexion sur le devenir du vivant et de l'écriture, les mots se détachent des pages et flottent en 3-D. Vol ininterrompu avec ou sans battements d'ailes. Vol stationnaire, par la poésie l'oiseau tient bon.

« Toi désigne toi seul ? Mais qui loges-tu en bas dans l'ici ? Tu l'extraites de l'espace où on n'entre pas. On a deux dés ou un. Plaques. Jetons de présence. Un verre. Un verre où boit chacun. Tu ne serres

la vis à personne. Avec un lieu d'aisance naturel et très propre. Beaucoup y vont de bon gré ! ça calme. Mais que recèle ce calme de l'objet ? De l'air. Beaucoup d'air. On va et va avec aisance là-dedans (...) »

Troisième opus d'une trilogie commencée avec *Basses contraintes* (Théâtre typographique, 2015), *Revers*, exactement comme son précédent *Avers* (Louise Bottu, 2017), se compose de trois parties : Oiseaux, Oiseau et Ø. De l'essai d'oiseaux, les mots tournoient et se dissolvent jusqu'à l'un, puis jusqu'au O barré obliquement. Cet Ø désigne : dans quelques alphabets scandinaves le son d'une voyelle, mais aussi en danois un mot complet signifiant île (île aux oiseaux ou ce qui reste de la terre envahie par les eaux/os ?), ou encore le signe mathématique de l'ensemble vide. Tendre vers l'infini du rien.

Le travail d'écriture de la prose quélenienne se donne diverses

contraintes. Sur le site des éditions Louise Bottu, Quélen confie dans un entretien au sujet d'*Avers* que ce recueil se constitue de poèmes : « (...) Siamois, unis deux à deux (...) écrits chacun à partir d'une phrase de vingt mots, armature ou colonne vertébrale commune, présentée dans chaque poème en acrostiche puis, inversée, en télostiche. (...) Sur ce dispositif se sont greffées quelques contraintes annexes, dont une ponctuation réduite à trois signes. J'ai organisé là-dedans le peu d'espace libre qui me restait et ai souvent été amené à écrire ce à quoi je ne m'attendais pas, ou d'une manière à laquelle je ne m'attendais pas. » L'essentiel de ces contraintes est observé également dans *Revers*.

Le bruissement des pensées est une tonalité du silence dans *Revers*. Par la contrainte, une échappée est possible chez Quélen. Ses blocs de poèmes sont vivants et résonnent de saccades denses, de sa douleur distillée sous les masques des contraintes. Il parvient dans ce sens à créer un espace de liberté, un blanc reposant. Le mouvement qui naît de l'excès et de l'art de la restructuration, devient beauté d'un os humble. Chant puis vol d'oiseau.

RITTA BADDOURA

## Poème d'ici

DE ALI THAREB



© Hejer Charf

Né en 1988 peu après la fin de la guerre Iran-Irak, Ali Thareb a grandi et vit à Babel en Irak. Poète et performer, il fait partie d'un collectif de poètes, la Milice de la Culture. *Faragh nase' el-bayad* (*Un Vide blanc éclatant*) est son premier recueil paru en 2015 aux éditions Akad (Londres) ; le second, *Sa atazakar annani kalb wa a3adouka ayoubha el-3alam* (*Je me souviendrai que je suis un chien et te mordrai, toi le monde*) en 2016 et le troisième *Kay la tazhar asabi'i min hiza'2i el-maf-touh* (*So, you will not see through my old shoes*) en 2017, tous deux aux éditions Makhtootat (Ryswick, Pays-Bas).

### Bilan

Nous conservons nos doigts non pour les choses ordinaires mais pour compter nos amis qui tombent les heures d'attente les dettes nos rêves évanescents les années qui nous tractent vers la fin mais aussi toutes les fois où nous échouons à être des assassins

### Météo du jour

Chaque jour avec son unique bras ma petite sœur plonge mon linge dans la machine à laver l'eau qui s'échappe du robinet libère sa solitude les vêtements sont pris de vertige mon sang picote son corps son sang m'enlace et tandis que je me fauille vers les racines de la maison mon visage tombe de la machine comme une pièce métallique sur le sol de la salle de bain

### Photo

De toi nous gardons beaucoup de photos où tu as l'air mort de rire sauf la dernière où nous sommes tous ensemble une photo de la taille d'une main je pose ma tête dessus et n'arrive pas à la relever voilà que tu apparais comme qui cache son ombre dans un trou et se dresse sur sa vie me voici assis au sommet de ton corps le couvrant curieusement de deux jambes de larmes

JABBOUR DOUAIHY

## Romans

# Abbas Beydoun et la nostalgie de l'amour

CHAHHRÂN LI ROLA (DEUX MOI POUR ROLA) d'Abbas Beydoun, Dar el-Saqi, 2018, 206 p.

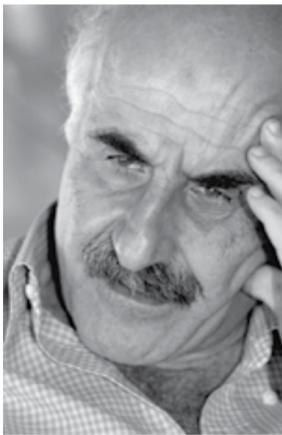
Abbas Beydoun a toujours écrit les souffrances intimes, la hantise de la mort, les aléas du corps ou ceux de l'ami-tié. Une écriture libre, directe et qui se veut antipodétique au sens traditionnel du terme n'a pas empêché les critiques d'appeler Beydoun poète et de le classer parmi les plus reconnus du monde arabe. Après avoir publié un bon nombre de « recueils », l'auteur de *La Mort prend nos mesures* se retrouve dans l'air du temps à vouloir écrire des romans. Il en compose cinq ou six dont les plus connus sont *L'Album des pertes* et *Les Miroirs de Frankenstein* et gagne avec *L'Automne de l'innocence* le prix Cheikh Zayed pour le roman arabe.

Pour son dernier récit, Beydoun semble avoir hésité à appeler cette manière d'autofiction « roman », et il a raison puisque *Deux mois pour Rola* semble aller dans tous les sens avec pour fil conducteur un narrateur à l'automne de sa vie : « Moi le vieux qui n'a pas su comment il a réussi à parvenir à la mi-soixantaine

avec des bouts d'histoires ou des histoires non abouties (...). Les jours ne m'ont pas expliqué leur murmure et si elles venaient à parler elles n'en seraient que plus obscures et me font peur aujourd'hui. »

Ces mini épisodes peuplent fort bien le texte de Beydoun qui explore les volets importants d'une existence sans beaucoup de relief. Ainsi trois « thèmes » bien séparés, d'abord, puis laborieusement reliés, composent ce livre de confessions où resurgissent souvent des pans d'existence déjà visités par la plume de l'auteur.

En premier, la mort. Le chapitre s'ouvre sur la sortie du coma du narrateur après un grave accident de la route. La famille y est passée avant avec la mort du père et d'un frère dans des circonstances similaires. Le « revenant » ne se contente pas de récapituler les moments de sa vie où il a flôlé la mort mais s'attarde sur celle de ses amis, essaie de partager leurs sentiments et leurs angoisses, les souffrances insoutenables d'un ami poète, dans une sorte d'anthologie des différentes manières de quitter l'existence avec une attention particulière à Rola à qui les



D.R.

médecins ont prédit deux mois de vie : « Est-ce qu'elle pourra en venir à bout, les supporter ? Tout matin serait pour elle de nouvelles funérailles et un nouveau deuil sur elle-même. Les passera-t-elle en prière devant les arbres, à l'aube, au sommet des montagnes (...) Verra-t-elle Dieu et sera-t-il effrayant ou consolateur ? »

Après Thanatos vient l'Eros, le commerce des femmes, toutes

## Après Thanatos vient l'Eros, le commerce des femmes, celles qui vous harcèlent ou celles qui se défilent sans cesse devant vos avances.

les femmes à tous les âges de l'homme, celles dont on rêve ou celles avec lesquelles on couche, celles qui vous harcèlent ou celles qui se défilent sans cesse devant vos avances. Toutes renvoient au narrateur la question de l'amour à laquelle il prépare une réponse originale et plutôt précoce : « À sept ans, j'ai appris que l'amour c'était chanter pour soi-même (...) », comme cette récitation à haute voix des versets du Coran lorsque

## De la vie de bureau, entre ennui et ennuis

et comme spontanée. D'emblée, le lecteur adopte le héros et adhère à son histoire. Projeté avec le jeune homme dans l'univers aseptisé d'un bureau qui vient de s'installer Place Vendôme, la plus froide et vide de Paris, on jouit avec lui de la sécurité d'une fonction dénuée d'intérêt et, semble-t-il d'utilité. Les collègues sont aimables. La n°2, Lydie Souci, travaille beaucoup, on ne sait à quoi. Nadège, la secrétaire, est le prototype de la vieille fille bourrée de tocs, bienveillante mais aveuglément soumise à sa « hiérarchie ». Jean-Serge de Plas est un patron étrange et étrangement désœuvré, lui-même soumis, semble-t-il, à l'autorité d'un certain Jansen qu'on ne croira jamais. Le personnage central est chargé, puisqu'il faut bien justifier le titre du roman, d'analyser et d'archiver des microfilms. Ce mot à lui seul renvoie à tout un contexte de guerre et d'espionnage à l'ancienne, de missives secrètes d'États-majors, de pigeons voyageurs et autres mystères épais. Mais la liseuse de microfilms enfin livrée, un modèle naturellement obsolète, ne résiste pas à la différence de voltage. Il faudra faire quelque chose, en attendant, comme résumer les textes de présentation abscons de la Fondation pour la Paix continentale pour les télécharger sur



D.R.

MICROFILM d'Emmanuel Villin, Asphalte, 2018, 204 p.

Le personnage central de *Microfilm* a une vocation d'acteur, mais il galère dans des rôles de figurant, jusqu'à se retrouver sans projet ni perspective, ayant de plus été jugé, lors de sa dernière audition, doté d'un « physique quelconque, visage commun ». Il endosse un imperméable pour se donner du relief, peut-être même un faux air d'Alain Delon dans *Le Samourai*, consulte Pôle Emploi, dont la base de données informatiques le dirige, partant du mot « Microfilm » mentionné sur son CV (le nom d'une revue à laquelle il a collaboré quand il était étudiant), vers une certaine Fondation pour la Paix continentale dont les bureaux se situent 1bis, place Vendôme. D'emblée, le style aidant, on se sent dans un de ces polars goguenards des années 1950 mais avec un fonds d'angoisse et de vide, de malveillance diffuse, présente ou passée, qui nous mettrait plutôt dans les pas d'un personnage de Modiano. Au fil du récit, l'atmosphère s'épaissit et, par moments, on se croirait dans *Le Château de Kafka*, si ce n'est, à cause d'un nébuleux fonds d'intrigue, dans *Les Employés* de Balzac.

La bureaucratie et son univers souvent absurde sont au cœur de ce roman admirablement mené, avec un style d'une belle élégance, un humour subtil et une érudition pertinente

le site. Ou alors commander des articles de papeterie, prétextes à une savoureuse exploration comparative entre différents types de stylos à encre bleue. Le bleu est, si l'on ose dire, le fil rouge de l'histoire, avec ses différentes nuances, piscine, Capri ou ciel, qu'importe, le but étant peut-être simplement de mettre un peu d'espoir et de couleur dans la grisaille bureaucratique. La jalousie entre collègues est effleurée à la suite d'un déplacement de notre protagoniste à Lisbonne, aussi inutile que pénible, mais qui pourrait suggérer un certain favoritisme. Mais rien n'est dit. Une hostilité diffuse, une certaine tension, des départs inopinés, des accidents commencent à rendre l'atmosphère irrespirable.

Comment achever une œuvre sur le rien contemporain, la surqualification de certains employés voués à des tâches dérisoires, les faux emplois d'ailleurs et les soupçons qui règnent autour de certaines associations et ONG sans doute créées dans le but de servir d'écrans à des activités inavouables ? On sort à contre-cœur de ce brillant récit dont la fin est, en toute logique, en queue de poisson.

FIFI ABOU DIB

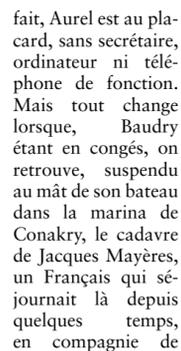
LE SUSPENDU DE CONAKRY de Jean-Christophe Rufin, Flammarion, 2018, 310 p.

Entre autres vies, l'Académicien français Jean-Christophe Rufin a été diplomate, ambassadeur au Sénégal. Non loin de Conakry, donc. Et, grand voyageur, il connaît bien la zone. Il confie volontiers que cette expérience lui a inspiré l'idée de la série de romans policiers – lui préfère l'expression « romans avec crime », parce qu'à ses yeux le meurtre n'en est pas l'élément le plus important – qu'il inaugure aujourd'hui, centrée autour d'un personnage épatant, Aurel Timescu, un anti-héros qui ressemble un peu à l'inspecteur Columbo. Aussi mal fagoté, aussi décalé, mais aussi tenace. Il est, de surcroît, complètement alcoolique, cultivé et virtuose du piano, un parfait spécimen nostalgique de la *Mittel Europa*.

D'origine roumaine – d'où son accent dont il n'est pas parvenu à se défaire –, Timescu a subi dans son pays la dictature et l'oppression. Il y est encore allergique. Comme il avait de la famille en France, il a pu être « racheté », et exfiltré vers l'Occident. Ça se faisait, à l'époque du « paradis du socialisme ». Sur place, il a appris le français, a pu être naturalisé, passer un concours du Quai d'Orsay, et il se retrouve donc Consul de France à Conakry. Un poste modeste, obscur, en butte aux vexations de ses collègues et de son supérieur, Baudry, un sale type. En

## Monsieur le Consul

Avec *Le Suspendu de Conakry*, Jean-Christophe Rufin inaugure une série de « romans avec crime », dont le héros est un diplomate marginal et décalé, mais un sacré fin limier et un genre de justicier.



© Claude Truong-Ngoc

fait, Aurel est au placard, sans secrétaire, ordinateur ni téléphone de fonction. Mais tout change lorsque, Baudry étant en congés, on retrouve, suspendu au mât de son bateau dans la marina de Conakry, le cadavre de Jacques Mayères, un Français qui séjournait là depuis quelques temps, en compagnie de Mame Fatim, sa maîtresse, décuverte, elle, assommée et ligotée. Le coffre ayant été forcé et dévalisé, un cambriolage qui aurait mal tourné semble l'hypothèse la plus plausible. Mais pourquoi cette mise en scène macabre ?

En tant que Consul, c'est Aurel qui se voit chargé de ce qui ne devrait pas être une enquête, mais une simple procédure de routine. Mais notre homme, qui ne supporte pas les mystères, les faux-semblants ni les injustices, va se prendre au jeu,

se mobiliser, embarquer Hassan, jeune fonctionnaire local débrouillard et habile en informatique, dans une véritable traque à rebondissements multiples, où il apparaît que les coupables ne sont pas ceux que l'on pense et les services secrets français mouillés jusqu'au cou. Nos deux détectives amateurs s'en tireront brillamment.

La Françafrique, on le sait, n'est pas tout à fait morte sur le terrain, en dépit des beaux discours officiels. Elle fournit à Jean-Christophe Rufin, qui connaît bien le dossier, la toile de fond de son roman, lequel se dévot avec jubilation. Une lecture idéale pour l'été. Et l'on annonce déjà le deuxième épisode des aventures d'Aurel pour le mois d'octobre.

JEAN-CLAUDE PERRIER

**ENTRE DEUX RIVES : 50 ANS DE PASSION POUR LE MONDE ARABE** de Gilles Gauthier, JC Lattès, 2018, 400 p.

À u centre du récit, le monde arabe tel qu'il l'a vécu, à partir des années soixante, à l'époque où, en dépit de tout, l'espoir tenait encore le coup des régimes liberticides.

Grand voyageur, tenté dès sa prime jeunesse d'aller « chercher ailleurs », loin de sa paisible Gironde, pressé comme s'il réponsait à l'étonnant appel de Flaubert : « Si vous saviez ! Il est temps de se dépêcher. D'ici à peu l'Orient n'existera plus (...) », le narrateur nous entraîne d'un pays arabe à l'autre. Ceux d'une région qui était son « horizon lumineux » et reste, nous dit-il dans sa belle introduction, « autant en moi qu'à l'extérieur ».

Le vaste périple qu'il accomplit dans le respect des usages, se fondant humblement, où qu'il se trouve, parmi la population, s'adaptant aux circonstances les plus variées, est d'autant plus passionnant que la plupart de ces pays, notamment ceux du Machrek, qui sont, depuis, broyés par la tournure sanglante prise par les révolutions arabes.

Sa première station, c'est Batna dans les Aurès, quatre ans après la libération de l'Algérie où les blessures sont encore béantes. Le Maroc ensuite, ses géôles, le Polisario, ses dialectes, ses berbères, ses juifs et le mouvement radical Ila al-Amam (en avant), né au lendemain de la défaite arabe de juin 1967, conduit par Abraham Serfaty. Son premier poste de diplomate est en Irak du temps de Saddam Hussein, pendant la guerre irako-iranienne. Il séjourne aussi en Syrie, en Libye, au Bahreïn, au Liban et au Yémen qu'il appelle, à juste titre, « pays des origines » et où il allait revenir en tant qu'ambassadeur, peu d'années

## Un Occidental éperdu d'un Orient en perdition

On voyage d'emblée, en abordant *Entre deux rives*. Ce titre, à lui seul, préfigure l'ouverture et le mouvement qui marquent le livre du diplomate français Gilles Gauthier dont le parcours est façonné par son esprit tant aventurier qu'humaniste.

« avant qu'il ne se défasse et que de l'étranger on ne le détruise ». Cela, en passant par l'Égypte où, nous dit-il, il y est toujours.

Le livre n'est ni romantique, ni romancé, comme l'est *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval. Bien qu'émaillé de pages descriptives, prégantes, où défilent, inondés de lumière, les villes et les déserts, les dunes et les regs, le récit est factuel, sans fioritures. Tout en vivant dans l'ivresse de la chaleur des hommes et du soleil, l'auteur nous apprend beaucoup sur les coutumes, les dialectes, les personnalités rencontrées, la géographie, etc. C'est avec beaucoup de franchise qu'il relate son parcours professionnel, de même que ses moments de plaisirs et d'amour enchevêtrés, qu'il appelle ses « tendres brèches ». Une métaphore pudique concernant son homosexualité qu'il assume.

Cependant, *Entre deux rives* est surtout un livre politique. Les réflexions le sont, y compris la connotation qui se dégage de la beauté même des paysages : « Lorsqu'on est ici, on comprend les convoitises que, tout au long de l'histoire, ces deux rives si proches ont pu susciter. » Partout l'histoire est présente, implacable. Souvent, d'un trait, sa cruauté est esquissée : « (...) Son



D.R. prof de mathématiques était arabe, comme on disait à l'époque où les Européens se réservaient le nom d'Algériens. » Cela, sans compter son effroi face à l'acharnement américain sur l'Irak. Il y a de l'empathie chez Gilles Gauthier, l'Occidental à l'âme orientale qui connaît si bien l'arabe. Ceux qui sont différents sont ses semblables. Ceci explique en grande partie, non seulement son coup de main au Polisario qui le mène illico en prison, mais le souffle ardent qui traverse son livre et dont l'apothéose, dans les dernières pages, est un cri d'indignation, voire de douleur, concernant l'état de l'islam. Et nous voilà sur les braises d'un sujet brûlant !

L'auteur aime les musulmans, mais fustige l'islam, ses blocages et le mésusage qu'on en fait. L'islam « tel qu'il se dit et se vit en ce début du vingt-et-unième siècle. Car c'est bien l'islam qui est en cause et non

pas quelque monstrueuse excroissance (...) ». Et il dénonce dans la foulée le refus du cheikh d'Al-Azhar d'excommunier Daech.

Il dit tout haut ce que beaucoup, ici et ailleurs, pensent tout bas. Sa critique est légitime, comme toute critique – d'un dogme, d'une idéologie, d'un point de vue – qui se fait dans le respect de l'autre. C'est la vie d'abord, qui est censée être sacrée et donc, pour chacun, la liberté de s'exprimer dans les limites de ce respect.

C'est pour l'avancée de cet islam, ce « mot étouffé » comme le dit si bien Dominique Eddé, que le professeur égyptien, spécialiste de cette religion, Nasr Hamed Abou Zeid (1943-2010), avait proclamé nécessaire de s'affranchir de la tyrannie du texte coranique lui-même : « Nous devrions le faire avant que nous soyons submergés par un cataclysme. » Au lieu d'un débat, comme du temps d'Averroès et d'Ibn Tumart, précurseurs en ce qui concerne le rapport à la religion, le châtiement fut cruel. Il se fit au nom de Dieu, alors que Dieu, s'il existait, ne nous demanderait que d'aimer ce qu'il a créé. C'était bien avant le séisme arabe et l'émergence barbare de Daech et consorts, que le monde entier n'en

finir pas d'éradiquer. La pensée au XII<sup>e</sup> siècle se portait bien mieux dans cette région.

À travers le Sinaï, après une halte nocturne à Nouiba, en passant par Akaba, puis par Bosra qui fut la capitale des Nabatéens avant d'être intégrée en l'an 106 à l'Empire romain, il arrive au Liban.

Dans le chapitre concernant ce pays « intermédiaire », excepté quelques nuances et l'impression d'un hiatus au regard de ce qui précède, on retrouve l'esprit de l'auteur, sa dérision, son franc-parler, son sens critique à l'égard de l'Occident. C'est dommage néanmoins – même si on le comprend – que le propos soit plus timide à l'égard d'Israël, cet État de plus en plus hébreu, qui aura tout fait depuis 1948 pour provoquer et accélérer les radicalisations dans le monde arabomusulman. Celles-là mêmes que le narrateur dénonce. On regrette aussi ses imprécisions concernant sa « grande amie » libanaise. Il y remédie cependant par ces propos qui la concernent, elle aussi : « Ce que les Libanais apportent au monde, il faudrait des dizaines de thèses de doctorat pour le décrire. Ce qu'ils apportent au monde arabe et à l'Égypte elle-même, qui le mesure vraiment ? »

Reste que dans ce beau livre, la méditation de l'auteur sur ce « vieux monde (qui) craque de partout » au point de l'amener à se demander si « l'on est tombé tout au fond ou s'il y a encore un abîme au-dessous de l'abîme », se termine, malgré son désarroi, sur une note d'espoir.

Celui-ci est, certes, un viatique dont auraient particulièrement besoin les peuples livrés à la dérégulation, sans oublier les quarts-mondes des pays développés. Cependant, il est à nourrir afin qu'espérer ne devienne, comme au Liban, l'équivalent de s'accrocher aux cordes du vent.

AMAL MAKAREM

## Immortel ? Dans son dernier ouvrage, Gilbert Sinoué nous livre le récit d'une quête d'immortalité fortement inspirée de l'épopée de Gilgamesh.

**LE ROYAUME DES DEUX-MERS** de Gilbert Sinoué, Denoël, 2018, 314 p.

C'est un bien étrange parcours en vérité que celui de Gilbert Sinoué. Né au Caire en 1947 d'un père melkite et d'une mère juive, il quitte son pays à l'âge de 19 ans pour entreprendre des études à Paris. Après une formation de professeur de guitare classique à l'École nationale de musique Alfred Cortot, il se produit dans des cabarets et écrit même des chansons pour Isabelle Audret, Claude François, Dalida, Jean Marais, Marie Laforêt, Jean-Claude Pascal... Mais ses débuts sont difficiles... Il se lance alors dans un tout autre registre et enchaîne plusieurs romans historiques parmi lesquels Avicenne ou la route d'Ispahan, une biographie romancée de ce grand médecin persan, *Le Livre de saphir*, prix des Librairies, *L'Enfant de Bruges* ou encore la trilogie *Inch Allah*.

*Le Royaume des Deux-Mers* est de ces livres à tiroirs qui ne racontent pas une mais plusieurs histoires qui se rejoignent et s'imbriquent les unes dans les autres : celle de Tsurah, pêcheur de perles qui continue de plonger malgré sa maladie parce qu'il a « une femme et deux enfants » ; celle du sombre exorciste Hourabi qui voue un étrange culte à Tiamat, la déesse du chaos ; celle du médecin Yakine dont l'épouse bien-aimée se meurt et qui, bien que cartésien et homme de science, tente de trouver la plante aux « reflets argentés » recherchée par Gilgamesh et qui procurerait l'immortalité ; celle de Shakurmash, collectionneur d'anciens manuscrits à l'écriture cunéiforme, qui fait découvrir cette épopée à son médecin...

Si d'ordinaire le cadre d'un récit fantastique est un lieu tout aussi fantastique et utopique, il n'en demeure pas moins que Dilmoun, loin d'être d'un pays imaginaire, est tout ce qu'il y a de plus authentique. L'auteur lui consacre d'ailleurs son avant-propos et commence par le situer dans le temps et dans l'espace. Mentionné dans les textes mésopotamiens archaïques dès l'an 3000 et jusqu'au premier millénaire avant notre ère, ce royaume

est probablement né dans la province orientale d'Arabie saoudite et c'est à Bahreïn qu'il a atteint son apogée et que se trouverait sa capitale. C'est à Dilmoun que se situerait, selon certaines sources, le jardin d'Éden et, de fait, le « mystérieux Arbre de vie ».

La légende se mêle intimement à la réalité à plus d'un titre. Certes, Dilmoun était un royaume qui ne prospérait que grâce à son commerce (un royaume tel que l'histoire en regorge et qui n'est pas sans rappeler les cités phéniciennes ou carthagoises). Mais la ressemblance s'arrête là. En effet, Dilmoun est bel et bien décrit



D.R. comme un royaume utopique, un royaume sans armée.

Sinoué prête à ses habitants un dialecte dans lequel on retrouve le langage imagé et le style fleuri communs à tous les Orientaux. Ainsi, cette expression en témoignage de gratitude : « Que tes mains soient bénies. »

Dilmoun étant protégé par les dieux, l'auteur nous fait découvrir la mythologie mésopotamienne qui, pour être moins connue que les mythologies grecque et romaine, n'en est pas moins riche.

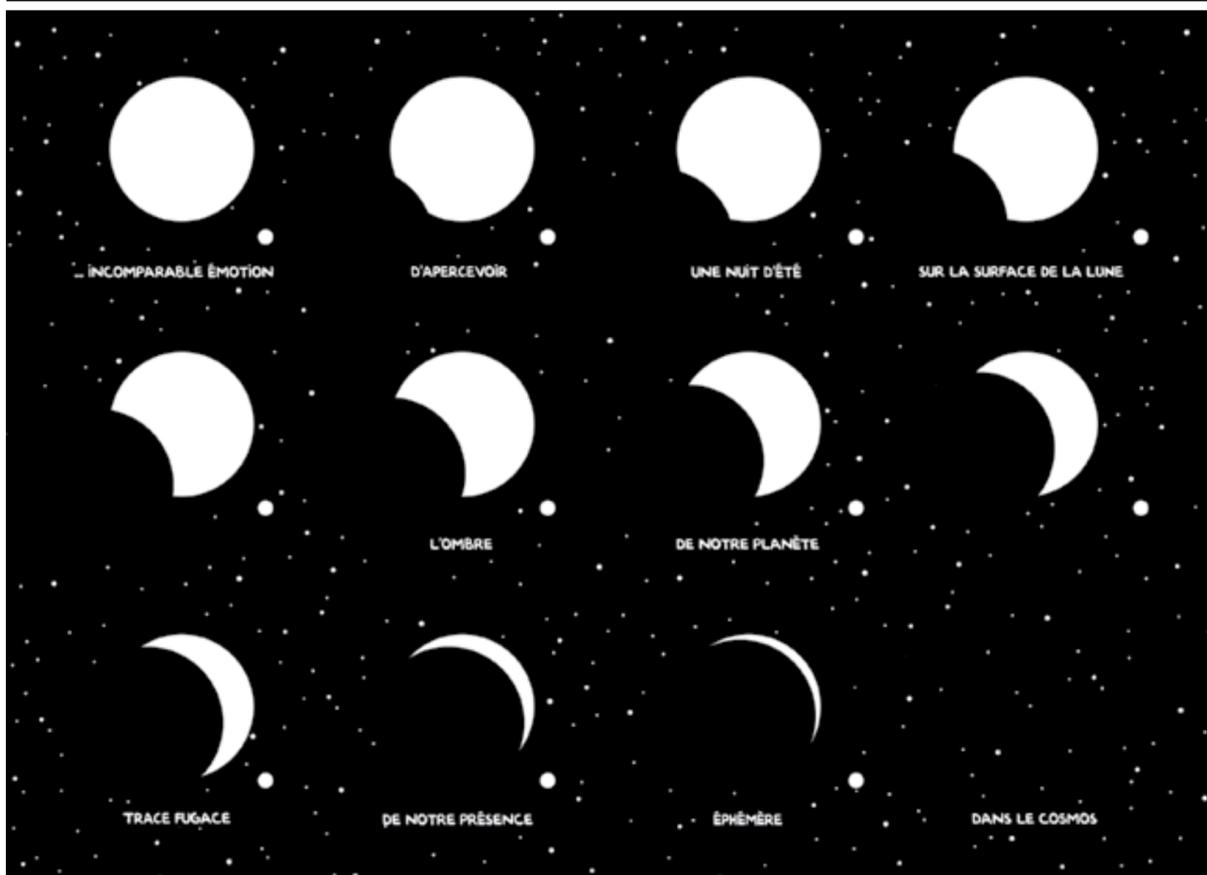
Gilbert Sinoué lit la Bible, le Coran et la Torah pour tenter de répondre à la question qui traverse l'ensemble de son œuvre : « Que faisons-nous sur terre ? » Toutefois, *Le Royaume des Deux-Mers* ne nous interroge pas tant sur le sens de la vie mais bien sur le regard que nous portons sur la mort. Faut-il la craindre ou, au contraire, l'accueillir comme une grâce ? Accepterions-nous

l'immortalité du corps si elle nous était offerte ?

De la première à la dernière page, le lecteur se laissera littéralement happer par ce récit, au point de n'en retenir que le fond et d'en oublier la forme. Il aurait cependant bien tort de ne pas s'attarder sur chaque mot. En effet, l'écriture fluide et déliée de l'auteur révèle au lecteur attentif, au détour de phrases anodines, de nombreux et inépuisables trésors de sagesse à méditer. Telle cette éternelle vérité : « Un médecin est quelqu'un qui vous distraît pendant que la nature vous guérit. »

LAMIA EL-SAAD

## Zeina Abirached



## Questionnaire de Proust à Noëlle Châtelet



D.R. Née en 1944, Noëlle Châtelet est une femme de lettres et une universitaire française. Auteur de plusieurs romans, essais et nouvelles, elle est également présidente du comité de parrainage de l'Association pour le droit de mourir dans la dignité (ADMD). Noëlle Châtelet a été récompensée par plusieurs prix dont le Goncourt de la Nouvelle pour *Histoire de bouches* (1987), le prix Anna de Noailles de l'Académie française pour *La Dame en bleu* (1996) et le prix Renaudot des lycéens pour *La Dernière leçon* (2004).

**Quel est le principal trait de votre caractère ?**  
L'empathie.

**Votre qualité préférée chez un homme ?**  
La bonté.

**Votre qualité préférée chez une femme ?**  
L'empathie.

**Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?**  
Leur constance.

**Votre principal défaut ?**  
L'hésitation, le doute.

**Votre occupation préférée ?**  
Écouter de la musique.

**Votre rêve de bonheur ?**  
Ne plus douter.

**Quel serait votre plus grand malheur ?**  
Perdre mon fils.

**Ce que vous voudriez être ?**  
Une chatte.

**Le pays où vous désireriez vivre ?**  
La France me convient.

**Votre couleur préférée ?**  
L'or.

**La fleur que vous aimez ?**  
Le lys.

**L'oiseau que vous préférez ?**  
La colombe.

**Vos auteurs favoris en prose ?**  
Jean-Jacques Rousseau, Virginia Wolf, Michel Tournier.

**Vos poètes préférés ?**  
Verlaine, René Char, Aragon.

**Vos héros dans la fiction ?**  
Candide.

**Vos compositeurs préférés ?**  
Verdi, Puccini, les grands jazzmen.

**Vos peintres favoris ?**  
Klimt, Brueghel, Delvaux, Magritte.

**Vos prénoms favoris ?**  
Salomé.

**Ce que vous détestez par-dessus tout ?**  
La trahison.

**La réforme que vous estimez le plus ?**  
Celle qui accroît la liberté.

**L'état présent de votre esprit ?**  
La perplexité.

**Comment aimeriez-vous mourir ?**  
Librement et lucidement.

**Le don de la nature que vous aimeriez avoir ?**  
Composer de la musique.

**Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?**  
La peur de soi, la peur des autres.

**Votre devise ?**  
Fraternité !

# Les défis du monde contemporain

Invité d'honneur à la remise de diplômes aux étudiants du Campus des sciences sociales de l'Université Saint-Joseph, M. Nawaf Salam, ancien ambassadeur plénipotentiaire du Liban à l'ONU et juge élu auprès de la Cour internationale de justice, a prononcé un discours à l'attention des jeunes diplômés. *L'Orient littéraire* en publie des extraits.

De graves dangers planent sur notre monde telles les menaces de guerre commerciale qui mettent en péril l'économie mondiale, ou la montée des courants et forces ultranationalistes, populistes et xénophobes qui agitent la peur de l'étranger, et ne manquent pas de transformer les réfugiés et migrants en boucs émissaires.

Évidemment, la puissante montée de ces partis s'alimente, entre autres, de l'infâme intolérance prêchée par les extrémistes religieux style Daech ou al-Qaïda et de la violence aveugle qu'ils pratiquent.

De Myanmar à Gaza, de la République Centre africaine à la Syrie, et de l'Afghanistan au Sud Soudan, les principales victimes des conflits armés dans le monde sont devenues les populations civiles. En effet, les victimes civiles en temps de conflits armés sont passées de 5 % au début du XX<sup>e</sup> siècle à 65 % à la fin de la deuxième guerre mondiale. Elles atteignent aujourd'hui 90 %.

Comment passer sous silence les ignobles crimes de guerre et crimes contre l'humanité qui accompagnent et nourrissent ces conflits ?

Au niveau international, il est clair

que beaucoup reste à faire pour garantir le respect des règles les plus élémentaires du droit international humanitaire afin d'assurer la protection des civils et la possibilité pour les victimes d'obtenir réparation. Le Liban ne devrait pas être en dehors de ces efforts. Pour rester fidèle à son rôle, sinon à l'image qu'il cherche à garder de soi, depuis sa participation à l'élaboration de la Déclaration universelle des Droits de l'homme, il ne devrait plus tarder à rejoindre les rangs des 123 États membres de la Cour pénale internationale qui l'ont précédé dans la noble entreprise visant à mettre fin à l'impunité.

Dans notre monde arabe, nous nous retrouvons en face d'une crise de gouvernance presque généralisée et d'un nombre d'États affaiblis dont l'unité de certains relève plus aujourd'hui de la fiction juridique-diplomatique que de la réalité politique. Nous retrouvons aussi des sociétés déchirées, des communautés traumatisées, ainsi qu'une alarmante radicalisation des esprits.

Mais la question la plus urgente qui se pose à nous maintenant est celle de comment arrêter cette vague d'obscurantisme et de fanatisme qui traverse le monde arabe, et surtout la violence terroriste qui l'accompagne. On a souvent souligné, à juste titre, l'intérêt de s'attaquer

PAR NAWAF  
SALAM



D.R.

aux causes profondes des frustrations qui seraient à l'origine de ces phénomènes, telles la non-résolution du conflit israélo-arabe, la pauvreté, ainsi que l'oppression et l'exclusion sociale et politique. J'insisterai pour ma part sur la nécessité tout aussi importante du travail qui reste à faire au niveau des structures de la pensée. Il s'agit avant tout ici de renouer avec le projet de la Nahda, ce grand mouvement de Renaissance qui chercha au XIX<sup>e</sup> siècle à introduire, dans notre monde arabe, l'esprit des Lumières et les préceptes de la modernité caractérisés par la

rationalité scientifique, la liberté individuelle, l'idée de progrès, et la tolérance religieuse.

Dans ce processus, de grandes réalisations ont été accomplies, dont la colossale entreprise de modernisation du Droit qui doit beaucoup à de grands noms qui ont marqué cette université. Mais la Nahda comme projet global est restée inachevée. Il faut reprendre ce projet aujourd'hui pour le compléter et aussi pour le renforcer par la diffusion et l'approfondissement de la culture de l'État de droit, de la bonne gouvernance, de la citoyenneté, et surtout du respect des droits de l'homme.

Par l'esprit d'ouverture et d'échange qui l'ont animée, par la vitalité de sa vie universitaire et culturelle, Beyrouth a joué naguère un rôle pionnier dans cette renaissance.

Il est grand temps de pouvoir construire dans notre pays un État qui, tout en sauvegardant la diversité de notre société, reconnaisse ses membres comme individus réellement libres et égaux en droits politiques, civils et sociaux.

Avec un grand nombre de jeunes de ma génération, nous avons eu tendance à privilégier – fut-ce pour un moment – l'idéal d'égalité par

rapport à l'exigence de liberté. C'était l'air du temps, mais nous avons tort. Ceux qui, à la même époque, ont cru pouvoir sacrifier l'aspiration à l'égalité au nom de la soif de liberté n'avaient pas moins tort. En fait, entre liberté et égalité il ne devrait pas y avoir de choix à faire, mais une harmonie à trouver dans nos sociétés. Plus récemment, un autre faux dilemme allait nous être présenté sous la forme d'un choix entre stabilité et justice. Or, ces deux objectifs ne s'excluent pas, mais forment deux impératifs qui se renforcent l'un par l'autre.

Et quand les deux termes d'une alternative dépeints comme incontournables s'avèrent inconciliables, ou indésirables, nous devons rejeter ce faux dilemme et dire « Non » à ce genre de chantage. Il nous incombera alors d'innover, de cultiver notre imagination, de créer des alternatives (...) dans le respect des valeurs qui doivent demeurer notre boussole !

Je conclus avec ces mots de Martin Luther King, qui a toujours été une grande source d'inspiration pour moi et dont j'aimerais saluer la mémoire à l'occasion du cinquantième anniversaire de son assassinat : « *Injustice anywhere is a threat to justice everywhere* » (« *Une injustice en quelque lieu menace la justice en tout lieu* »).

il s'agit souvent d'une islamisation de la révolte à la suite d'une désislamisation poussée et de la volonté d'user du registre religieux pour exprimer sa rupture avec la société. Le jihadisme apparaît ainsi comme une forme de protestation et d'affirmation de soi. Il est souvent le produit d'un échec à réussir un projet de vie.

La comparaison entre les pays permet d'établir des modèles : la société française est plus « intolérante » mais plus « intégratrice » que la société anglaise qui est plus « tolérante » et moins « intégratrice ». Le second schéma convient mieux aux jihadistes qui défendent la séparation.

En conclusion, le jihadisme n'est pas uniquement lié à la fascination d'une petite minorité de jeunes, éblouis par une idéologie répressive et régressive, il dénote aussi une crise des sociétés occidentales à la fois politique, culturelle et économique. C'est une théologie de la misère dans le sens mental et intellectuel.

Ce livre est absolument essentiel pour comprendre ce que nous vivons et on peut penser qu'il sera pendant longtemps une référence incontournable.

HENRY LAURENS

LE NOUVEAU JIHAD EN OCCIDENT de Farhad Khosrokhavar, Robert Laffont, 2018, 592 p.

Cela fait déjà depuis de nombreuses années que l'auteur, spécialiste en sociologie des religions, interroge l'islamisme, la radicalisation et le jihadisme. Avec un grand courage, il a ainsi fait la sociologie des prisons françaises prises dans leur globalité aussi bien que dans la situation des détenus radicalisés. Cette fois, il nous présente une synthèse du phénomène jihadiste à partir des dossiers constitués par les différentes affaires recensés. C'est un travail innovant qui permet de se donner une vision globale du jihad en Occident.

Pour lui, le jihadisme est un phénomène politico-religieux où des acteurs combinent une vision extrémiste de l'islam qui met le jihad (*la guerre sainte*) au centre de leurs pré-occupations, avec une action violente qui se veut l'expression de ce jihad. Il s'agit ici des « combattants étrangers », c'est-à-dire ceux qui se battent à l'extérieur du monde musulman. De 2001 à 2015, ce jihad a causé 3689 morts en Europe et Amérique du Nord soit 2,2 % des victimes dans le monde. Si ce nombre est relativement faible, il est suffisant pour remettre en cause le vivre-ensemble des sociétés occidentales.

KANAKY de Joseph Andras, Actes Sud, septembre 2018, 304 p.

Quelques jours avant les élections présidentielles et régionales françaises de 1988, un groupe d'indépendantistes kanaks, menés par Alphonse Dianou, pénètre dans une gendarmerie de l'atoll d'Ouvéa. L'objectif de l'opération – occuper le poste, retenir les gendarmes, hisser le drapeau du mouvement à la place du tricolore –, s'inscrit dans une stratégie de combat contre la politique impériale de l'État français et de ses récentes lois Pons défavorables aux indépendantistes. Le plan qui se voulait pacifique dégénère assez vite : des coups de feu sont tirés, des gendarmes tués, des Kanaks blessés. Le groupe se scinde peu après en trois : une partie des ravisseurs se dirige vers le sud de l'île avant de libérer ses otages indemnes trois jours plus tard ; les deux autres se rejoignent au nord et se réfugient dans une grotte avec les otages restants. De nouveaux otages seront faits les jours suivants, notamment le capitaine du GIGN Legorjus, en

Ce jihadisme doit être pris comme un fait social total puisqu'il affecte l'ensemble des sociétés concernées. La diversité des situations ne permet pas de faire émerger un profil commun, mais il est possible de dresser une typologie qui permet d'intégrer des éléments contradictoires.

Il n'est possible ici de résumer ce gros ouvrage touffu, mais seulement d'en indiquer quelques-unes des conclusions. Ainsi la relation avec la criminalité : le jihadisme en Europe est beaucoup plus étroitement lié à la stigmatisation des fils et petits-fils des immigrés, à la marginalisation économique de la grande majorité d'entre eux et au sentiment d'être des citoyens de seconde zone. La criminalité est la conséquence de ces phénomènes et ne saurait être la variable explicative fondamentale. La constitution de l'État islamique a donné une dimension apocalyptique au phénomène, puisque ce mouvement se refuse par nature à tout compromis avec le monde extérieur. C'est une utopie, une contre-société, qui permet de se poser en héros et de vaincre la peur de la mort. Le recrutement se fait dans les milieux désaffiliés du point de vue social avec une forte victimisation fondée sur l'absolutisation du sentiment d'injustice sociale.

Chez les femmes, on ne cherche pas seulement à reproduire le

## Les racines de l'islamisme occidental



D.R.

patriarcat, on trouve aussi l'expression d'une individualité en désarroi dans une période où le féminisme comme utopie mobilisatrice est en crise et où les utopies sociales du progrès de l'humanité et de la justice sociale battent de l'aile.

La pratique religieuse du milieu

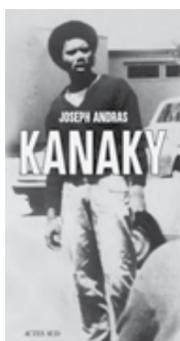
d'origine n'est pas une variable significative. En Allemagne et en Grande-Bretagne où l'islam est beaucoup plus pratiqué et où la tradition communautaire est forte, on assiste surtout à la radicalisation du religieux de la part de jeunes en quête d'affirmation de soi contre la société et la famille alors qu'en France, avec la laïcité,

## L'assaut de la grotte d'Ouvéa, tragédie du colonialisme

charge de traiter avec le chef des insurgés. Bien que souhaitée par les ravisseurs, la solution négociée est d'avance condamnée à l'échec sous la pression de l'armée massivement déployée en renfort et du gouvernement Chirac qui espère, alors, faire coup double : libérer les otages de la grotte d'Ouvéa en même temps que ceux du Liban pour l'emporter contre Mitterrand au second tour des élections. L'assaut est donné. Il fera 21 victimes, dont 19 Kanaks. Les corps d'Alphonse Dianou, mort de blessures non soignées, et de certains de ses camarades exécutés, portent les marques de coups et de mutilations.

Joseph Andras écrit le récit de cette tragédie tardive du colonialisme français sans rien taire de sa sympathie pour le camp des dominés ; c'est là, en réalité, toute la probité de son entreprise littéraire : ne pas chercher à se cacher derrière une

neutralité impossible et, à vrai dire, peu souhaitable, mais articuler ses sympathies à un travail d'enquête et de documentation irréprochable. Plus encore qu'une reconstitution minutieuse et contradictoire des événements de 1988, qu'un rappel fouillé, très précis, du contexte politique de ceux-ci, le livre (se) pose une question qu'il ne cesse de reconduire, sous plusieurs angles, tout au long de ses pages : comment cet ancien séminariste de 28 ans, Alphonse Dianou, dépeint par ses proches et ses compagnons, par tous ceux que Joseph Andras a convaincus de parler pendant ses séjours sur place, sous les traits d'un homme foncièrement bon et responsable, adepte de la non-violence, discret et charismatique à la fois, a-t-il pu



faire le choix du soulèvement et même celui des armes ? Si Andras récusé sans difficulté les descriptions grossières, souvent racistes, au moyen desquelles la presse et les protagonistes français de l'époque réduits au rang de sauvage dérangé et terroriste, il n'écarte pas la possibilité – lointaine – que Dianou puisse être coupable

de la mort de trois gendarmes tombés lors de la première phase de l'opération, cette hypothèse, comme d'autres, permettant par ailleurs à l'enquête et au récit d'avancer. Par quels arbitrages passe-t-on de la Bible au socialisme ? De la non-violence à l'action ? Quand la lutte change-t-elle d'échelle, sinon de nature ?

OLIVER ROHE

## À lire

Le dernier Amélie Nothomb Habituee des recontres littéraires, Amélie Nothomb publie le 22 août, chez Albin Michel, son dernier roman, *Les Prénoms épiciens*, un vaudeville cynique ayant pour protagonistes un couple (Claude et Dominique) et leur fille surdoüe, Épicène, qui déteste son père. Quand le trio décide de s'installer à Paris, la famille vole en éclats.



D.R.

Khalil de Yasmina Khadra L'écrivain algérien Yasmina Khadra continue son exploration des milieux intégristes pour décoder les pulsions et les égarements de ses personnages. Dans *Khalil*, qui sort le 16 août chez Julliard, il nous entraîne sur les traces de Khalil, un jeune délinquant belge, embrigadé par Daech, qui s'appretait à commettre un attentat au Stade de France avant d'y renoncer. Comment en est-il arrivé là ? Comment échapper au piège de l'extrémisme ? Un roman passionnant, brûlant d'actualité.



© Robert Espalieu

De Gaulle revisité

Professeur d'histoire à la Queen Mary à Londres, grand spécialiste de l'histoire de France au XX<sup>e</sup> siècle, Julian Jackson vient de publier une biographie du général de Gaulle intitulée *A Certain Idea of France: the Life of Charles de Gaulle* chez Allen Lane.



Capitaine d'Adrien Bosc

Le deuxième roman d'Adrien Bosc sortira le 22 août chez Stock. Intitulé *Capitaine*, il nous transporte en 1941. À bord d'un cargo en partance, André Breton avec sa femme et sa fille, le révolutionnaire Victor Serge, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss et plusieurs artistes venus d'horizons différents. Tous fuient la guerre à la recherche d'un ailleurs plus clément...



© Benjamin Colombel

## À voir

Éric-Emmanuel Schmitt en scène



D.R.

Après plusieurs représentations réussies au Liban, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* d'Éric-Emmanuel Schmitt, interprété par l'auteur lui-même, se jouera à partir du 5 septembre 2018 au théâtre Rive Gauche à Paris. Schmitt s'associera ensuite à la soprano Marie-Josée Lord pour nous offrir *Le Mystère Carmen*, tiré de son livre *Madame Pylinska et le secret de Chopin*, qui sera joué du 26 février au 16 mars 2019 au théâtre du Nouveau-Monde (Québec).

# Philippe Jaenada, justicier cartésien en quête de signes

Avec *La Serpe*, Philippe Jaenada « met les pieds dans le sang » et appuie sur l'accélérateur en direction d'un château oublié aux confins du Périgord. Cela donne un roman où se côtoient *road trip* burlesque et polar méticuleux et humaniste. Ce récit gravitant autour d'un homme impénétrable, excessif et multiple, qui aura mené son existence comme il construirait un roman labyrinthique, a obtenu le dernier prix Femina.

Fréquenter les fantômes et les archives juridiques d'une énigme vieille de plus de soixante-dix ans, permet à Jaenada de déceler des indices capitaux passés longtemps inaperçus, et rend à son confrère Henri Girard, alias Georges Arnaud, son innocence: salaire posthume de trop d'années d'injustice. Il aura fallu un écrivain pour désenchevêtrer le dédale d'un autre. Au matin du 25 octobre 1941, Girard/Arnaud lance l'alerte lorsqu'il découvre les corps de son père, de sa tante et de l'employée de maison, massacrés à coups de serpe – la serpe qu'il a empruntée aux voisins quelques jours auparavant. Son appel au secours aura enfin été entendu.

Tout désigne Henri Girard comme le coupable idéal d'un crime familial commis en huis-clos. Après dix-neuf mois de prison, il est acquitté au terme d'un procès médiatisé mais restera considéré comme le meurtrier. Pourquoi partir à la recherche de votre prochain roman sur les traces d'un meurtre non élucidé?

Pour que je me lance en voiture, jusqu'à Périgueux, il fallait que je sois attiré par quelque chose! C'est un ami de quartier rencontré du fait que nos enfants allaient à la même maternelle il y a déjà une quinzaine d'années, qui me disait sans cesse: « Il faut que tu écrives sur mon grand-père, il a eu une vie incroyable, il a été milonnaire, vagabond, il est parti au Venezuela puis en Algérie. Il a été célèbre parce qu'il a écrit *Le Salaire de la peur*, film que tout le monde connaît même si le livre est peu lu. Pendant des années, il a mené des combats contre l'injustice, une lutte politique. » Et je répondais: On me dit ça tout le temps! Les grandes histoires humaines sérieuses avec

des épopées et des causes nobles et défendues sur tous les continents, ce n'est pas pour moi. Moi j'aime les petites histoires qui dérapent, les petites failles dans les vies humaines, les décalages plus ou moins tragiques.

Et pourtant vous avez fini par écrire sur Georges Arnaud!

Oui. Cet ami a continué le long des années à réitérer sa demande, puis un jour il évoque quelque chose qu'il ne m'avait pas dit, volontairement ou pas: « Au fait, je ne sais pas si je t'ai dit ou si j'ai oublié, mais mon grand-père est mort il y a trente ans et aujourd'hui encore tout le monde pense qu'il a massacré toute sa famille à coups de serpe. » Voilà une faille intéressante! Cela m'a interloqué et je me suis dit que peut-être en entrant dans cette petite faille, enfin dans cette grosse entaille à coups de serpe, je pourrais raconter la vie de ce bonhomme.

Votre décision a été rapide!

Au bout de trois mois, en réunissant des journaux de l'époque, deux livres publiés sur la question et des sources sur internet, j'avais la conviction que c'était lui le coupable. Donc j'ai dit à mon ami que je ne peux pas écrire un livre pour dire que son grand-père et l'arrière-grand-père de ses enfants est un criminel. Il a répondu: « Si tu crois que c'est lui, vas-y! » J'avais quand même quelques doutes, flous mais suffisamment forts pour louer une voiture, un exploit pour moi, pour aller à Périgueux où était conservé tout le dossier d'insurrection de l'enquête que personne n'avait eu le droit de consulter depuis 1941. J'étais le premier à le faire comme un petit Colombo du dimanche qui essaie de résoudre l'énigme. Et à la surprise générale, surtout de la mienne, je crois que j'ai réussi!

Votre livre innocent Georges Arnaud qui a activement contribué à entretenir la croyance en sa culpabilité.



© AFP

Suivant les voies impénétrables de l'écriture, pavées d'empathie créative et de fraternité, Philippe Jaenada s'improvise puis se découvre détective chevronné. Il élucide le mystère d'un triple meurtre familial dont le coupable désigné n'est autre que l'auteur du *Salaire de la peur*: Georges Arnaud.

Arnaud s'est comporté toute sa vie de manière très étrange, et c'est pour ça d'ailleurs que cela a conforté l'opinion des gens sur sa culpabilité. Toute sa vie il n'a jamais parlé de cette affaire, ni à ses femmes, ni à ses enfants, ni à ses amis. Il ne s'est jamais défendu alors qu'il était chroniqueur judiciaire et qu'il a chroniqué des procès dans lesquels il y a eu des erreurs judiciaires. Il aurait pu chercher à prouver qu'il a été accusé injustement. Presque à la fin de sa vie, il habitait Alger, et un bonhomme peu recommandable qui s'appelle Gérard de Villiers, auteur des livres SAS et qui le connaissait un peu, est allé le voir. Il voulait

lui racheter les droits du *Salaire de la peur* pour faire un remake. Face à la mer, il lui a demandé: - Alors Georges, c'était il y a 40 ans, tu peux maintenant me dire, alors c'était toi ou pas? - Oui c'était moi, j'ai tué tout le monde. - Pourquoi? - Pour le fric. - Et pourquoi tu as tué la bonne? - Ah j'étais lugué. Arnaud meurt peu de temps après et de Villiers s'empresse de raconter cela dans un livre en disant: « Ça y est j'ai enfin la réponse! ». C'était le dernier clou sur le cercueil de la culpabilité pour Arnaud.

Vous aviez un autre avis sur cette culpabilité présumée.

Quand on lit très attentivement ce qu'Arnaud a dit, – je ne peux pas tout dévoiler parce que c'est dans le livre – on se rend compte que c'est une sorte de blague très lugubre. Il prend de Villiers à son propre piège, mais Georges Arnaud a laissé très habilement des indices qui prouvent qu'il est en train de raconter n'importe quoi. Toute sa vie, il a contribué à entretenir ça: oui j'ai bien tué tout le monde, oui j'ai profité d'une erreur judiciaire, j'ai été riche et célèbre, j'ai eu une belle vie, j'ai dilapidé ma fortune, je suis allé sur tous les continents, et je vous emmerde. En réalité il a beaucoup souffert de tout cela.

Y a-t-il une place pour la fiction dans *La Serpe*?

Sur la vie de Georges Arnaud, le crime, l'enquête et le procès, je ne me suis pas permis un gramme de fiction. C'était un devoir que je me suis donné de respecter le moindre détail. En revanche, ce livre c'est moitié son histoire, moitié moi avec ma petite voiture, qui vais à Périgueux. Il m'arrive des mésaventures: un enfant me jette un œuf, les gens de Périgueux m'accueillent exactement comme je pensais qu'ils allaient m'accueillir. Là j'ai écrit ce que je veux, c'est peut-être vrai ou pas, et c'est pour ça qu'il est marqué roman sur l'ouvrage.

Qu'est-ce qui était le plus important pour vous: la quête de la vérité ou comprendre comment cet homme a vécu avec le poids des suspicions?

C'est un mélange de pas mal de choses, la quête de la vérité effectivement. Je ne suis ni flic ni détective privé, c'est surtout l'homme qui m'intéresse. Je m'intéresse à la vie, à l'âme et aux sentiments des gens. Je voulais comprendre cet homme. Cela passe par la connaissance de la vérité. Cela paraît anecdotique et anodin, mais le fait qu'il soit coupable ou pas change énormément de choses.

Est-ce que vous vous sentiez choisi, élu? Car quelque chose de cet homme a pérégriné vers vous, d'une manière étrange. Vous êtes-vous senti investi de quelque chose?

C'est marrant, on m'a posé depuis six mois des milliers de questions, mais pas celle-là. Elle est très intéressante et très gênante, parce que je vais être obligé de dire des trucs ridicules mais tant pis, j'ai l'habitude! Je dis ce que je pense: oui. Mes trois derniers romans sont sur des gens qui ont existé. Et j'ai bien conscience du caractère grotesque et en plus irrationnel de ce que je vais dire. Je leur parle par exemple, comme si j'étais leur ambassadeur. C'est prétentieux, mais je me sens un peu responsable, comme une sorte de mission! Écrivez ça le plus froidement possible, que j'ai pas l'air... Mais c'est vrai, oui je ne dors pas et je leur parle!

Que leur dites-vous par exemple?

Dans mon avant-dernier livre sur Pauline Dubuisson, *La Petite Femelle* (Julliard, 2015): cette femme qui a eu une vie d'une tristesse, d'une injustice et d'une malchance incroyables, je lui parlais tout le temps. Je lui disais des choses du genre: « t'inquiète pas je vais leur dire », en ayant bien conscience qu'il ne fallait pas que je passe devant un miroir pendant que je disais cela au risque de me trouver vraiment pathétique! Mais je suis obligé d'avouer que oui, je le fais, alors que je suis cartésien. Mais quand j'écris, je vois plein de hasards, de petites coïncidences et je me dis que j'ai l'impression bête que ce sont des signes. Ces signes me disent qu'il faut que je continue et que je suis plus ou moins en mission.

Propos recueillis par  
RITTA BADDOURA

LA SERPE de Philippe Jaenada, Julliard, 2017, 648 p.

## Roman

### Pol Pot et moi

LÈVRES DE PIERRE. NOUVELLES CLASSES DE LITTÉRATURE de Nancy Huston, Actes Sud/Leméac, 240 p. (À paraître le 22 août)

D'un côté, l'« Homme de nuit », de l'autre, « Mad girl ». L'histoire a retenu que le premier fit assassiner au moins un million de compatriotes cambodgiens entre 1975 et 1979 dans un pays alors rebaptisé « Kampuchéa démocratique ». La seconde n'attenta jamais à la vie de quiconque. Du moins si l'on se réfère au récit que fait Nancy Huston de Dorrit, autre personnage clé de *Lèvres de pierre*, qui présente quelques similitudes avec l'auteure: dans sa jeunesse, cette Canadienne rêve en effet de devenir femme de lettres et va poser ses valises en France après de multiples aventures aux États-Unis.

Tous deux partagent une même colère. Elle est le fruit d'un corps-à-corps violent avec l'époque et la société au sein de laquelle chacun grandit: dans un cas, la colonisation française avec son lot d'humiliations infligées aux « indigènes »; dans l'autre, l'Amérique du Nord des années soixante et soixante-dix, période de toutes les contestations, de toutes les expériences. L'intérêt premier du livre se situe dans ce questionnement anthropologique: qu'est-ce qui fait que deux êtres, si éloignés l'un de l'autre – géographiquement, historiquement, philosophiquement –, soient en proie à une semblable ébullition intérieure?



D.R.

Voici donc Saloth Sâr, pas encore devenu Pol Pot. Enfant, au monastère, il apprend que « le je doit se dissoudre dans le nous ». Ses « maîtres » lui enseignent que la chair doit être « oubliée, dé-faite ». Facile à dire surtout quand, quelques années plus tard, un homme d'Église impose au jeune homme un éveil sexuel avec lui avant de le délaisser parce qu'en vérité il le considère, comme la majorité de ses compatriotes, pour un bon à rien. Autres années, autres colères: quand le futur leader Khmer Rouge, multipliant les retards scolaires, voit

successivement son horizon professionnel se rétrécir ou ne peut empêcher que sa promesse s'amourache d'une minable petite frappe.

En termes d'apprentissage à la violence, Dorrit n'est pas en reste. La jeune femme est d'abord aux prises avec Adam, sympathique professeur d'anglais qui lui fait l'amour mais la frappe « au visage en même temps ». Et quand celui-ci disparaît des écrans de contrôle, Norman, la quarantaine, s'abat sur elle, tel un prédateur: « Avec des gestes doux mais fermes, il la tourne vers lui, se penche, glisse sa

langue dans sa bouche et sa main dans son corsage, et retourne s'asseoir avec un sourire satisfait. » Violence toujours quand la jeune femme se voit contrainte de mettre entre parenthèse ses études pour aider financièrement son père.

Chacun des deux personnages, à sa façon, va trouver sa voie. Saloth Sâr finit par troquer sa panoplie d'adolescent réservé pour celle de bourreau sanguinaire. Pol Pot est né: « Pol, proche de pòl, vieux mot pali désignant les esclaves, et qui a aussi donné polotiri, prolétaire. L'homme le plus simple. L'homme rien. Ajoutons Pot pour l'assonance. » La suite, morbide, est connue. Pour Dorrit, la mue est d'une toute autre nature. Plus pacifique? Plus intellectuelle en tout cas puisque la jeune femme embrasse une carrière journalistique puis, le déduit-on, littéraire. Les deux combats connaissent donc un épilogue aux antipodes l'un de l'autre.

Roman d'apprentissage à double entrée, *Lèvres de pierre* peut également se lire comme un magnifique hommage à la littérature. Saloth Sâr/Pol Pot cède à la violence parce que, à son corps défendant sans doute, il adhère aux formules simplistes que chacun des séides de son régime assassin reprend comme un mantra. Dorrit, femme brisée, parvient quant à elle à mettre le mal en mots. Cela ne la délivre peut-être pas complètement. Les enfermer en soi ou dans des slogans politiques déliants est, en revanche, toujours risqué.

WILLIAM IRIGOYEN

## Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOU

### Une sortie « culturelle »

Dans l'aube claire de ce qui s'annonçait être une belle journée d'été, les femmes rassemblées dans le parking piaillaient à qui mieux mieux. Embrassades, accolades, exclamations vraies ou fausses (comme tu as minci, comme tu as rajouté, comme tu as bonne mine, j'adôôôre la nouvelle couleur blonde de tes cheveux, quel beau « top » vert pomme, mon œil...), échange fiévreux de nouvelles des enfants et, plus fréquemment... des petits-enfants avec pour leitmotiv « quand est-ce qu'ils viennent? Quand est-ce qu'ils partent? »...

L'arrivée de la responsable de la sortie, comme jadis celle de la « demoiselle » en classe, met fin, comme par magie, au tohu-bohu. Encore un peu, on se mettrait en rang... Le programme est annoncé, heure par heure, avant une méga-distribution de « manakich » et de jus régressifs de forme pyramidale accueillie par des vivats de joie, comme l'arrivée d'un lot alimentaire dans un pays du tiers-monde. Dire qu'on croyait ces dames perpétuellement au régime. Les voilà qui mordent joyeusement dans leurs galettes toutes chaudes.

Les plus malignes profitent de la gloutonnerie générale pour se

faufiler en douce dans le car et réquisitionner les meilleures places. Tapissant les banquettes de leurs affaires, elles marquent implacablement leur territoire, toute tentative par des innocentes de s'asseoir sur ces places étant sévèrement réprimée, au cri bien connu des écolières « autocaristes » de « c'est ma place! ».

Les lacets et les crevasses des routes de montagne en ébranlent plus d'une. Et on est bien contentes d'arriver sur le site « culturel ». La visite, sous un soleil de plomb, en plein midi, de vagues fresques, œuvres d'un obscur artiste chinois, suffit à les achever. Ces dames ne rêvent plus que d'une seule chose: une boisson bien fraîche et un bon déjeuner (avec ce qu'on a payé, pensent-elles en douce...).

Elles sont servies. Le mezzé est délicieux, le méchoui tendre à souhai et l'arak bien frais. Il n'en faut pas plus pour que certaines, débarrassées du souci de plaire aux hommes, entament une danse du ventre qui s'achèvera en *dabké* endiablée généralisée.

Pour le culturel, je ne sais pas trop... Mais pour la fête, incontestablement, ça a été.



D.R.

# Les Sixties, décennie des rêves fous

Gérard de Cortanze, prix Renaudot 2002 pour *Assam*, essayiste et critique littéraire, nous offre moins un dictionnaire amoureux des Sixties qu'un dictionnaire personnel de ces années réputées folles. Ses réserves quant aux événements et nouveautés de la période sont nombreuses, qu'elles datent du vécu d'alors ou du présent où l'absence de nostalgie prévaut. Quand la décennie est proche de son terme, il peut la qualifier d'« heureuse » : soit qu'il évoque le changement de style des conférences de presse présidentielles en France : « *La hauteur gaullienne n'est plus. 69, c'est la fin du lyrisme et de la grandeur de la France* » ; soit qu'il assiste à la fin tragique d'une génération américaine éprise de liberté et d'amour dans *Easy Rider*, le film si représentatif de Dennis Hopper (1969).

Personnelle, l'œuvre l'est car on peut suivre à partir de ses méandres la trajectoire de l'auteur, dresser son portrait, évoquer sa généalogie. De Cortanze est d'ascendance aristocratique italienne : le père est piémontais et la mère napolitaine ; du moins Françoise Mallet-Joris en convaincra Edmonde Charles-Roux d'abord sceptique. On peut le suivre d'adresse en adresse, vivre avec les siens dans la villa familiale de son père directeur d'usine (occupée) en mai 68. Pour narrer ce mois crucial, il propose quatre saynètes « *entre l'opérette et la chanson comique* » où l'élève comédien prend peur et ses distances, et termine l'inutile « *récréation* » avec son père dans la grande manifestation qui remonte de la Concorde à l'Étoile (30 mai). Donc un garçon plutôt rangé et passionné de livres et de lecture. Aucun programme télévisé de l'ORTF n'échappe à ses commentaires, des « *Dossiers de l'écran* » à « *Cinq colonnes à une* » ;



D.R. pour toutes les images

il préfère Balzac et Malraux au Nouveau roman, se demande aujourd'hui comment il a pu « *s'engager tête baissée dans (l)es étranges combats* » du structuralisme, de *Tel Quel*, des *Cahiers du cinéma* soixante-huitards...

La personnalisation du *Dictionnaire* n'est pas sans séduire un lecteur comme moi né presque la même année que l'auteur (1948 et 1947). Il m'est facile d'imaginer l'avoir croisé à la Mecque du cinéma (la rue Champollion), à la cinémathèque Chaillot ou à la Joie de lire (librairie Maspero), utile de comparer la chute de certains événements (assassinat Kennedy), feuilletons (*Les Incorruptibles*), modes (minijupe, drugstore, coupe de cheveux), nouveautés culturelles (Livre de poche, design, Nouvelle Vague

sur des contemporains en contrées diverses et lointaines, gai de mesurer l'ampleur d'une mondialisation pour laquelle les Sixties furent une époque charnière (premiers pas sur la Lune). Parfois la contradiction des idées et des sentiments entre les deux bords est totale (guerre des Six jours).

On ne cesse de fouiller et de trouver dans ce *Dictionnaire*, panier inépuisable pour la mémoire. À côté de l'itinéraire d'un passage de la petite enfance à l'adolescence, des affinités personnelles pour Hugues Aufray ou Raquel Welch, nous trouvons des entrées inattendues (Papier hygiénique, Purée Mousline, Videoletons) et des articles exhaustifs nourris aux meilleures sources de l'érudition. Les singularités survinues (*Hula hoop*, Laser, Greffe du

cœur) n'occulent pas la place des synthèses (consommation, contestation, la société du spectacle). Les replis français occupent des pages importantes (Nouvelle société ; Oui, mais ; Poulidor, Académie), mais la scène des Sixties est essentiellement mondiale et bouleverse un ordre au profit d'un nouveau en perpétuelle redéfinition.

La décennie 1960 se trouve au cœur des « Trente Glorieuses » (1945-1973), période de forte croissance et d'enrichissement général. Les ménages investissent dans l'automobile, l'électroménager, achètent des téléviseurs et vont de plus en plus en vacances (Club Méditerranée). C'est aussi l'ère des transistors. Les premiers supermarchés voient le jour et les publicités prennent d'assaut les décors et les ondes. Les

*baby-boomers* sont déjà montés et en 1968 le tiers des Français ont moins de 20 ans. Les jeunes font la tendance et s'imposent dans la mode. Le statut de la femme, libérée d'une partie de ses tâches domestiques, entame sa progression. La vitesse tue sur les routes (un des réseaux les plus vétustes d'Europe) 11 000 personnes et fait 230 000 blessés en 1962. De la génération yéyé aux barricades du Quartier latin, l'insatisfaction rêve, cherche ses voies et ses modes d'expression. Le foisonnement culturel et artistique est à son comble.

Les Sixties sont riches d'une « *thématique* » et d'une « *mythologie* ». On les trouve dans le *Pop art*, raillé et célébré dès sa naissance, ubiqué dans l'industrie et la culture ; chez Andy Warhol, « *un vrai rebelle*,

*génial, inventif, underground et postmoderne* », « *l'artiste le plus représentatif des années 1960, le plus complet, le plus complexe* ». Mais c'est éminemment la musique et les chansons qui portent et transportent l'esprit de l'époque. Les jeunes rompent avec les codes coutumiers, s'approprient l'univers par le rêve, s'écrient avec les Beatles : *Revolution*.

Le *Rock'n roll*, né aux États-Unis au début des années 1950, y remplace le jazz procédant par emprunts multiples à diverses traditions. Il cesse en quelques années d'être anglo-américain pour devenir universel, investir les capitales de Paris à Tokyo en passant par Pretoria. Des troupes comme les Beatles, les Rolling Stones, les Doors, les Who... révolutionnent la musique et donnent au genre ses lettres de noblesse. Le festival Woodstock, où Richie Havens et Jimmy Hendrix s'illustrent merveilleusement, assemble 500 000 hippies, dure trois jours (15-18 août 1969) et réunit trente-deux groupes. Des idoles naissent. San Francisco et Londres s'imposent sur les cartes de l'amour et de la liberté. Le *Protest song* passe de la lutte pour les droits civiques (Bob Dylan) à l'accueil de la contre culture et débordera la décennie dans l'opposition à la guerre du Vietnam. De nouvelles drogues circulent, de nombreux chanteurs meurent d'*overdose* et le terme psychédélique naît pour indiquer la « *fusion simultanée des crypto-cultures de la drogue et de la musique* ».

« *Ex-fan des Sixties, où sont tes années folles* », nous chante toujours Gainsbourg.

FARÈS SASSINE

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES SIXTIES de Gérard de Cortanze, Plon, 2018, 720 p.

## Romans

### Théocratie et « chariatainement » en Grande-Égypte

LE 33<sup>e</sup> MARIAGE DE DONIA NOUR de Hazim Ilmi, traduit de l'allemand par Héléne Boisson, Denoël, 2018, 352 p.

Le 33<sup>e</sup> mariage de Donia Nour est le premier roman de Hazim Ilmi, publié sous pseudonyme. L'auteur est un neuroscientifique égyptien, né au Caire où il a vécu jusqu'en 2014. Il vit et travaille actuellement en Nouvelle-Zélande. Initialement écrit en anglais et auto-édité par l'auteur en 2013, le roman a été traduit d'abord vers l'allemand, puis en français aux éditions Denoël.

Hazim Ilmi use de la dystopie, un genre qui, depuis une décennie, a le vent en poupe dans la littérature arabe. *Utopia* d'Ahmad Khalid Tawfiq (2009), *Ujarid* (Mercurie) de Muhammad Rabi' (2015) ou *Frankenstein à Bagdad* de l'Iraqien Ahmad Sa'dawi (2013) sont parmi les mieux connus du genre et avec lesquels le roman d'Ilmi partage, d'ailleurs, nombre de caractéristiques communes.

L'action se passe en 2048. Le chiffre 48 (84 inversé) n'est pas sans rappeler le roman de Georges Orwell 1984. En Grande-Égypte règne « *une théocratie au fondamentalisme insensé* ». Le Nizam irrigue les cerveaux des gens de jour comme de nuit avec des messages religieux et publicitaires moyennant un chapelet magnétique posé sur leur front. Le ministère du *Sleepvertising* est entièrement dédié à cette tâche. Quant à la *chariatainement* qui pousse au consumérisme le plus sauvage, elle est l'autre face, tout aussi obscur, de cette tyrannie déshumanisante.

Pour en finir avec la lutte des classes, la *néocharia* a mis en place une fédération de trois États entièrement séparés. La classe moyenne des travailleurs vit en Moyenne-Égypte. La classe supérieure des élites, sur la côte de l'Égypte du Nord, et les miséreux considérés comme inférieurs, en Égypte du Sud.



Donia Nour tente par tous les moyens de quitter l'Égypte. L'évasion coûte un kilo d'or. Pour financer son projet, elle contracte des mariages de plaisir qui ne durent que quelques heures. Mais pour que les prétendants soient prêts à payer, ils exigent d'épouser des vierges. Afin que son stratagème réussisse, Donia se faisait recoudre l'hymen après chaque défloration. Il lui manquait encore 16 grammes pour pouvoir payer les passeurs. Malheureusement, son 33<sup>e</sup> mariage, qui devait être le dernier, vire au cauchemar car le mari, un boucher de 69 ans du nom de Zulkheir El-Gazzar, découvre ses infidélités. En guise de châtiment, Donia, en plus d'être battue, est renvoyée dans le Sud, à Assouan, pour travailler sur un chantier de fouilles où tous les vestiges de l'Égypte sont démontés et vendus aux *kouffars* (mécénats).

Deux temporalités s'imbriquent dans le roman et renvoient l'une à l'autre. 2048 est le présent de Donia Nour, tandis que 1952 est le temps dans lequel vit Ostaz Mokhtar. Ce dernier, un professeur à l'université du Caire, diplômé en droit et en philosophie, a la passion « *d'inciter les gens à penser* ». Ostaz (professeur en arabe) s'est trouvé au cœur d'un scandale à l'université du Caire. Il est

accusé de blasphème et de trouble à l'ordre public pour avoir encouragé des discussions autour de sujets comme l'athéisme et l'homosexualité. Il est soudain enlevé par des extraterrestres, les Ilmanis, à la veille de son procès et au moment du coup d'État qui renversera la monarchie.

Le procès auquel il a échappé en 1952 se répète en 2048 et finira bien plus mal. Ostaz échoue dans sa mission d'éveiller les consciences. Il est alors chargé d'une autre mission, celle d'entrer en contact avec Donia Nour pour lui donner quelques leçons car « *cette jeune femme a le potentiel pour devenir la citoyenne la plus rebelle du pays et initier une nouvelle révolution* ». À Donia Nour il dit : « *Et si un milliard de gens croyaient à l'existence d'un gigantesque éléphant invisible au beau milieu de l'Atlantique, est-ce que ce nombre te persuaderait mieux de l'existence de cet éléphant ? D'ailleurs, si croire en Dieu était quelque chose de naturel, pourquoi toutes ces institutions devraient-elles consacrer autant de temps à l'inculquer aux enfants, voire aux adultes ?* »

Le récit mêle la réalité à la fantaisie. Faisant usage de la caricature et de la dérision, le roman dénonce les derniers retranchements idéologiques des régimes théocratiques. La révolution qui s'apprête à éclater, annoncée par des slogans déjà connus : « *ça suffit !* » et « *le peuple demande la chute du Nizam* », aura-t-elle un meilleur avenir que la précédente ?

Quand bien même le genre dystopique marque la fin des grandes idéologies utopistes, on se demande si le nom de Donia Nour (*Monde de Lumière*) relève de l'ironie et signe l'entrée dans de nouvelles ténèbres de l'histoire, ou si, au contraire, il présage d'un changement encore possible porteur d'espoir

KATIA GHOSN

### Naguib Mahfouz : des paraboles mystérieuses

Seize petits bijoux de Naguib Mahfouz viennent de paraître en français. Cette anthologie réunit des récits laconiques, à la fois réalistes et allégoriques, magnifiquement traduits.

L'ORGANISATION SECRÈTE de Naguib Mahfouz, traduit de l'arabe par Martine Houssay, Actes Sud, 2018, 208 p.

Écrites avec un art consommé, ces nouvelles (initialement publiées en arabe entre 1962 et 1984) sont très insidieuses. Presque toutes commencent bêtement par une scène de la vie quotidienne, celle des fonctionnaires ou des petits-bourgeois du Caire : une journée au bureau, un après-midi dans un café, une soirée en famille ou dans une taverne, un rendez-vous amoureux dans un jardin public, une file d'attente devant les ascenseurs ou tout simplement le va-et-vient de la foule sur la grande avenue de la capitale. Puis, à peine deux pages plus loin, les personnages prennent vie et nous sommes transportés au cœur de leurs existences : nous découvrons leurs habitudes, leurs addictions (alcool ou haschich), leurs rêves, leurs déceptions, leurs afflictions, leurs anciennes amours... Tout est encore normal jusqu'à, mais petit à petit une certaine étrangeté, difficile à caractériser, s'infiltre dans les récits et les mènent imperceptiblement vers une fin inattendue qui nous laisse perplexe et nous force à nous demander si l'histoire dont nous venons de terminer la lecture n'aurait pas un sens mystérieux qu'il faudrait déchiffrer.

C'est le cas, par exemple, de celle intitulée « *La nuit sacrée* ». Dans une taverne pour vieux alcooliques, le cabaretier annonce : « *J'ai rêvé hier qu'un présent allait être offert à un heureux chanteur (...)* » Peu de temps après, Safwan, un buveur assidu, quitte le bar en titubant et se dirige vers



D.R.

son domicile. Il se trompe de maison à deux reprises et il en est stupéfait : alors qu'il boit depuis un demi-siècle, cela ne lui est jamais arrivé auparavant. Il est ensuite arrêté pour ivresse publique ; mais eu égard à son âge, la police le traite avec indulgence et le ramène chez lui. C'est la bonne adresse, c'est bien sa maison, mais en y pénétrant il ne la reconnaît plus : les lustres, les tapis, le mobilier, la couleur des murs, tout a changé. Trois hommes l'attendent au salon et lui disent qu'il s'est engagé à vendre sa femme et sa maison, et qu'il ne lui reste plus qu'à signer le contrat. Il n'y croit pas ses oreilles, se met en colère, mais la sonnerie du téléphone retentit : c'est l'aubergiste qui lui conseille de signer, lui disant que « *c'est une chance qui ne se présente qu'une fois dans la vie* ». Safwan racroche, signe et suit l'un des hommes hors de la maison...

Cette nouvelle, de même que la plupart des autres, est évidemment une allégorie. Sa fin exige du lecteur de procéder à une réinterprétation de toute l'histoire, de voir d'un autre œil ce qui semblait être une simple mésaventure d'un vieil alcoolique. Or c'est là que réside toute la difficulté, car quel sens attribuer au présent offert à Safwan ?

Est-ce une chance de pouvoir recommencer sa vie ? Ou s'agit-il plutôt de la mort qui le mènera vers l'au-delà ? Ou bien a-t-il reçu le don de la sagesse, et s'est-il alors décidé à se dépouiller de tous ses biens terrestres ?

D'autres nouvelles semblent plus claires, mais ce n'est qu'un piège que nous tend Mahfouz. Celle qui donne son titre à l'anthologie est probablement une métaphore des religions : le narrateur adhère à une organisation secrète et découvre qu'elle est structurée en petits groupes cloisonnés et hiérarchisés, tous prêchant la même doctrine mais chacun selon une méthode et un style différents. Des conflits internes menacent la stabilité de l'organisation, dont les membres commencent à s'insulter et à s'agresser... Est-ce une critique des institutions religieuses sclérosées, du professionnalisme ou bien des religions elles-mêmes ? Ou est-il plutôt question du fonctionnement des partis politiques ?

C'est ainsi que Mahfouz nous frustre à chaque fois. L'on se croit sur le point de saisir une vérité essentielle, mais au dernier moment, le mystère nous échappe. En générant une multitude de questionnements et d'interprétations, ces nouvelles, une fois la lecture terminée, poursuivent leur travail dans l'esprit du lecteur. Ce sont des paraboles qui, d'une certaine manière, ressemblent beaucoup à la réalité : leurs sens, comme celui de la vie, de notre vie, est fugace, en perpétuel mouvement ; il ne se fixe jamais et dépend, en dernière instance, du point de vue ou de la grille de lecture qu'on décide d'adopter.

TAREK ABI SAMRA